

# EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois)  
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 45 fr. 6 Mois: 24 fr. 3 Mois: 14 fr.  
S'abonner sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non rendus ne sont pas rendus.

« Le plus court chemin m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).  
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresser télégraphique : EXCEL PARIS

## LES ANGLAIS FÊTENT LEUR RÉCENT SUCCÈS DE SAINT-ÉLOI



LES TOMMIES COIFFÉS DU NOUVEAU CASQUE  
FÊTENT SUR LE FRONT LEUR SUCCÈS DE SAINT-ÉLOI.



TOMMIES REVENANT DES TRANCHÉES DE PREMIÈRE LIGNE

Le Royal Fusiliers et le Northumberland Fusiliers prirent une part importante, sur un large front, aux combats qui, dans la région de Saint-Eloi, coûtèrent de si lourdes pertes à l'ennemi. Dès qu'ils purent se reposer après ce brillant exploit, ces braves, « dans un état de haute jubilation », disent les journaux de Londres, célébrèrent leur succès tout un jour.



Von der Goltz pacha, avant de mourir si mystérieusement, aurait voulu doter les Turcs d'une de ces lourdes doles barbares que les Tentons dressent partout et qu'ils criblent de clous.

Peut-être, son maître, Hadj-Guillaume, avait-il déjà rêvé de voir sa silhouette se refléter dans le Bosphore. Mais le vieux pacha, plus averti des préceptes musulmans — il a, durant dix-huit ans, coiffé le fez à Stamboul et oté ses souliers à Yildiz-Kiosk — a tout de même compris quelle ridicule faute ce serait pour ce nouvel adepte de l'Islam de débiter dans sa conversion précisément par un acte antireligieux; car Allah, par la bouche de son Prophète, a défendu de tailler des images humaines. On a dû se résigner à l'érection d'un colossal canon de bois, et on a invité les Ottomans à y planter — en payant — des clous. Enver pacha et quelques autres adorateurs de Hadj-Guillaume, y sont allés de leurs cinq livres turques et de leur clou d'or; mais le reste de la population n'a rien voulu savoir même au rabais.

« Un canon de bois, cela ne vaut pas un clou! » ont-ils pensé, et beaucoup, j'en suis sûr, s'imaginent maintenant que c'est avec des canons de bois que ce pacha boche avait préparé la défense d'Erzeroum et de Trébizonde; à moins qu'ils ne croient — les Orientaux sont gens naïfs et habitués aux spectacles de Karagouz — que ce canon ne symbolise autre chose...

Mais on se demande vraiment quelle saugrenuité teutonne, quel obscur et ironique instinct a pu pousser l'Allemagne, « arrivée au sommet de la civilisation », à honorer ses grands hommes d'une façon aussi sauvage.

Car ces statues élevées dans presque toutes les villes à divers généraux et principalement à Hindenburg, sans compter qu'elles se font en bois — pauvre matière périssable pour des gloires immortelles — sont d'une grossièreté de facture qui rappelle les fétiches des Peaux-Rouges ou des Bambaras anthropophages.

Je sais bien qu'elles sont en bois pour qu'on y enfonce des clous!

Mais voilà justement ce que seule la caboché d'un Boche fut capable d'inventer : enfoncez des clous dans l'ouvrage d'un héros; adorer son idole à coups de marteau; user d'un geste brutal et cruel pour exprimer l'admiration et la gratitude de toute une nation de « surhommes! »

Et encore s'ils plantaient des clous artistiquement, en jolies arabesques, comme on en voit sur les vieux coffres de mariage ou sur les portes andalouses! Mais tout le monde plante son clou — pour 100 mark un clou d'or, pour 5 mark un clou d'argent, pour 1 mark un clou d'acier — où et comme il veut. Les uns transpercent les pieds, les autres piquent dans les mollets, d'autres encore ailleurs, et voyez-vous une mère élevant dans ses bras un enfantlet armé d'un marteau et lui disant : « Tape, tape bien, mon chéri! Enfonce-lui le clou juste dans le cœur! c'est Hindenburg, c'est notre sauveur, c'est le vainqueur des farouches Cosaques! Il faut l'aimer, tape, mon petit! »

« Ah! » me disait hier, avec une mimique dougloureuse, un sculpteur, un vrai celui-là, et qui a taillé lui aussi des images dans le bois comme les anciens doux imagiers. « Ah! je ne pourrais pas planter un clou dans une statue! » Et congnoit-on le geste « nègre » de lui crever les yeux! L'acte n'est pas seulement barbare, il est aussi inesthétique, car les clous étant de couleurs différentes et semés au petit bonheur, la ligne et le modelé s'en trouvent déformés, sans compter les effets burlesques : des clous d'argent mettront des « mal-blanc » aux doigts du général, et la symétrie d'une prune de fer et d'une prune de fer le fera loucher risiblement. L'œuvre du sculpteur, si toutefois il y a œuvre, devient une grossièreté et inconscience caricature. Et dire que ce sont ces cubistes-femistes-là, qui ont failli imposer leur conception d'art à nos snobs d'avant-guerre!

Et quelle peut bien être l'impression de ce fameux Hindenburg lui-même, en passant devant son emblème martyrisé? Ne se sent-il pas un petit frisson entre les épaules en assistant à cette férocité glorificatrice, prélude possible à d'autres férocités?

Il est vrai que ce culte rapporte des millions à la Croix-Rouge. Car par une de ces absurdités symboliques, si chères à la « profondeur d'âme » germanique, c'est avec les clous du général qu'on pansera, si j'ose m'exprimer ainsi, les blessures de la guerre.

Mais je songe : qu'advient-il de ces fétiches, quand les armées seront décimées et les généraux vaincus?

On les brûlera, sans doute, puisqu'ils sont en bois, et ainsi ils auront connu toutes les tortures.

Et comme l'Allemagne, à mesure qu'elle se civilise, retourne à la barbarie, on verra tous les Boches fouiller dans les cendres, ramasser les clous d'or et d'argent pour se les piquer dans les narines, à l'instar des nègresses de leur Kameroun.

\*\*\*

A la suite de la mort de von der Goltz, Enver a télégraphié à Hadj-Guillaume que Stamboul statuera le général-pacha. Pourtant il sait que c'est chose illicite. Ne songerait-il pas naïvement à quelque pilori-efugie ou, gratuitement, les Turcs enfonceraient des clous? Mais le peuple qui a inventé le supplice du pal recule devant le supplice du clou.

Myriam Harry.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

*C'est quand la colonne du général Townshend fut forcée d'abandonner Clésiphon, battant en retraite sur Kut-el-Amara, et par conséquent échouant d'une façon définitive dans son objet, qui était d'atteindre Bagdad; c'est encore quand elle fut bloquée dans ces positions de Kut-el-Amara, désormais inutilisable, « enkystée », ne pouvant plus servir à rien du tout qu'il nécessiter des interventions ressemblant aux interventions chirurgicales qu'on tente dans les cas désespérés — c'est alors qu'il fallait marquer un échec désagréable, sans plus, dans une opération après tout accessoire : la capitulation d'aujourd'hui n'est qu'une liquidation.*

Mais on ne saurait exiger du public qu'il se soit imposé la sévérité de ce raisonnement. Il est sentimental, et c'est son droit.

La capitulation du général Townshend aura du reste pour les Turco-Allemands un avantage qui n'est pas à dédaigner : elle va leur permettre de reporter en Arménie les troupes qui bloquaient la colonne anglaise en Mésopotamie.

Ce n'est plus que des Russes que les Turcs ont à s'inquiéter en ce moment. Ils ont pu diriger contre eux les forces et la plus grande partie de l'artillerie qui étaient employées à Gallipoli. Ils n'ont pas encore, semble-t-il, à s'inquiéter de la menace que notre occupation de Salonique esquisse sur leur flanc. Ce qui fait que le grand-duc Nicolas devra sans doute livrer une grande bataille contre des forces considérables. S'il gagne cette bataille, même défensive, la défaite de Kut-el-Amara sera plus que réparée pour les Alliés. Mais une diversion quelque autre part contre les Turcs ne ferait pas de mal.

Pierre Mille.

Chez la manucure. On sonne. C'est un grand et beau garçon, rasé de frais, l'œil bleu et vif. Un rien suffirait pour qu'il fût d'une parfaite élégance, ce sous-lieutenant dont le képi est crânement posé, dont la guêtre moule si bien la jambe. Mais, par un laisser-aller un peu artiste sans doute, un peu bohème de soldat, il a simplement jeté sur ses épaules une grande capote bleue, boutonnée par le milieu et qui baille haut et bas.

— Vous faites les mains?

— Oui, monsieur.

Il prend place, tend une main droite soignée. La lime travaille sur les ongles, avec science et patience.

— C'est fini pour celle-là. A l'autre.

— Ce sera tout, madame. Combien?

Le sous-lieutenant se lève, entr'ouvre sa capote. Il est amputé du bras gauche.

— J'en suis restée « comme ça », disait tout affolée, une demi-heure après, la manucure à une cliente.

\*\*\*

La reconstruction totale des Arènes de Lutèce — que Mme Caristie-Martel transforme chaque été en « théâtre de la nature » — sera bientôt achevée.

La seconde moitié de l'amphithéâtre ressort lentement de terre, à l'endroit où étaient naguère remisées les voitures de la Compagnie des Omnibus. Soubassement circulaire, gradins, escaliers, vomitoirs prennent forme dans l'immense chantier où les

échafaudages et les wagonnets sur rails ajoutent une note moderne imprévue aux Arènes des Césars.

Les fouilles se poursuivent en même temps. On vient de mettre à jour le squelette d'un gladiateur présumé. Le malheureux n'a pas de chance! Comme il gît au fond d'une tranchée, les gosses du quartier l'ont surnommé « le Boche ». Est-ce avec cet arbitraire état civil qu'il va être transporté au musée Carnavalet?

\*\*\*

Tenez-vous bien, ô Parisiennes, mes sœurs, si vous ne voulez pas être éclipsées sur le chapitre modes par les élégantes de Berlin! Vous n'auriez jamais « trouvé » la toilette d'intérieur que vient d'inaugurer à la cour boche l'impératrice Augusta-Victoria. C'est un déshabillé de soie sur lequel sont brodés, en couleurs éclatantes, toute espèce de fruits. Pommes, pêches, poires, cerises ont été jetées à profusion sur la traîne impériale. L'effet est colossal : on se croirait devant l'étalage d'une fruitière!

La kronprinzessin, en petite sournoise, s'est secrètement inspirée des élégances de sa belle-maman. Un journal de Berlin nous décrit avec admiration la robe de chambre de la kronprinzessin Cécile toute parsemée de « petits fours » brodés et dominant absolument, dans leur enveloppe en dentelle simulant le papier, l'illusion de « vraies et délicates pâtisseries ».

Ça, c'est très allemand! Il n'y a pas à dire!

Mais que nous parlait-on de la famine à Berlin?

### DISTRACTIONS

Donc, les cafés leur restant interdits jusqu'à la dix-septième heure, les poilus permissionnaires par leurs marraines ou leurs femmes se font conduire aux Champs-Élysées.

C'est pourquoi, hier, il y en avait de tous grades et presque de toutes couleurs, mêlés au peuple des petits. Entre les rangs pressés des chaises, chaque allée était un boyau où les troupiers représentaient le marmitage, et les cerceaux le tir de barrage. Tout de même, les poilus passaient.

On vit des alpins, princes de l'escalade, flatter le dos de l'âne, humble auxiliaire au pied si sûr. Et devant leurs hêtres bleus qu'elles ont peut-être vus dans la montagne natale, les chevres s'agitaient entre leurs brancards. Même, pour marquer qu'elles veulent tout connaître de la guerre, elles « avalèrent » non seulement le communiqué, mais la feuille entière d'un journal du soir.

Les fantassins, à l'entour des manèges, semblaient prendre leur revanche de tant de longues étapes à pied. Ah! qu'est-ce qu'ils prirent les chevaux de bois de ces manèges plus que modestes et dont ne voudrait pas pour égarer sa fête patronale le dernier village breton! Cependant nul fantassin ne poussa l'audace jusqu'à tourner dessus.

Mais ce fut au Guignol que se passa la plus jolie scène.

Derrière la corde, un poilu, pas de la première jeunesse, suivait d'un œil ravi les évolutions des marionnettes. Tout à coup, il se pencha vers sa rompagne et dit :

— Si tu voulais...

Puis continua tout bas d'exposer son désir.

Et d'abord, ce désir effaroucha la jeune femme et sa tête exprima des « non » énergiques. Mais, devant la mine chagrine de son soldat, elle ne résista plus, et tous deux, entrant dans l'enceinte réservée aux places assises, s'installèrent confortablement, au second rang, parmi les gosses.

Maintenant, au Guignol, ce sont des esquies à pointe qu'on assomme. Et sans doute, ce poilu réalisait-il là le souhait qu'il dut émettre bien souvent au fond de la tranchée boneuse : celui d'être assis à l'ombre, dans un décor de tout repos, et de voir, pour deux sous, tomber des tas, des tas, des tas de Boches. — H. DU TAILLIS.

D'après des observations faites par le commandement russe, il semblerait que les armées austro-allemandes subissent une crise d'armements. La grosse artillerie tire mal et envoie des obus de mauvaise qualité qui éclatent dans la proportion d'un sur six. A la fin de l'été dernier les avions étaient beaucoup plus nombreux qu'actuellement et l'emportaient sur les Russes qui dominent aujourd'hui.

Les fusils aussi se font rares dans l'armée autrichienne. On y emploie des fusils grecs. Les prisonniers faits pendant l'hiver n'avaient aucun vêtement de peau ni de laine spéciale, comme l'année précédente. Beaucoup plus de déserteurs aussi. Des régiments entiers se rendent, composés de non-Allemands si nombreux que, de ces Roumains, Tchèques, etc., on forme des bataillons qui entrent dans l'armée russe.

Que deviendra, dans quelques semaines à peine, cette armée désunie et débandée?

Le Veilleur.



## Méditations d'un optimiste SUR LA VENTE DU SUCRE

Je suis bien content que Paris ait failli manquer de sucre. J'en suis bien content, d'abord parce que, en définitive, il n'en a pas manqué, mais surtout parce qu'on y a compris ce que c'est que la disette.

Avez-vous constaté l'affolement des ménagères lorsque les épiciers leur ont déclaré que dorénavant on ne vendrait plus le sucre que par livre, ou, tout au plus, par kilo ? Avez-vous admiré leur colère quand on leur a dit que la vente n'en aurait plus lieu, dorénavant, que pendant une heure par jour et précisément avant neuf heures du matin ?... Quand certains commerçants ont ajouté que, d'ailleurs, ils réservaient leur sucre à leurs clients et refuseraient cette denrée à ceux qui, par surcroît, n'en achèteraient pas d'autres, l'indignation des ménagères fut à son comble.

Au total, les choses se sont arrangées. Il faut croire que nous ne manquions pas véritablement de sucre, puisque tout le monde a fini par s'en procurer et que, en dernière analyse, la plupart de nos ménagères ont dorénavant des réserves comme elles n'en possédaient probablement jamais avant d'avoir senti passer le péril.

De toute cette crise, il ne reste donc, comme de la plupart des crises humaines, qu'un enseignement : si le problème de l'alimentation est d'abord un problème de la production, il est aussi, et presque au même degré, un problème de la répartition.

\*\*\*

Pendant fort longtemps les Français se sont imaginé sérieusement que l'Allemagne, au bout de six mois de guerre, serait contrainte de se rendre comme une ville assiégée.

Au bout d'une année révolue, ils ont fini par s'apercevoir que cette solution simpliste était un peu trop simple. Du jour au lendemain, ils en ont déduit qu'on les avait trompés et, depuis lors, ils haussent les épaules chaque fois qu'on leur parle de la crise alimentaire allemande.

Je compte sur la crise du sucre pour les délayer.

Cette crise, qui dure chez nous depuis huit jours, dure en Allemagne depuis dix-huit mois. Elle s'accompagne d'une crise de la viande, de la graisse, du beurre, du lait, de la pomme de terre.

Non pas que l'Allemagne manque précisément de tout cela, mais elle n'en a pas assez. Pour faire la part la plus large aux pessimistes, elle n'en a pas trop.

Du jour où le commerce ne possède pas beaucoup trop d'une denrée, le problème de la répartition se pose. Le jour où il en possède exactement assez, ce problème devient aigu.

Quand les ménagères sont obligées d'aller chercher à des heures précises une partie de leur marché, quand on leur précise le lieu où elles devront se fournir, quand, par surcroît, on leur impose de faire queue, pendant plusieurs heures, à la porte d'un magasin, elles disent que tout va mal.

Quand les ménagères sont convaincues que tout va mal, la situation n'est point pour cela désespérée.

Elle est grave, tout de même.

Si vous voulez vous rendre un compte à peu près exact de l'état d'esprit de la population allemande, allez acheter du sucre.

Et puis, dites-vous que les Allemands sont toute la journée d'une mauvaise humeur que vous, pendant les quelques minutes que vous aurez consacrées à cet achat.

Candida.

## Deux mots à un confrère

Voyons, mon cher confrère l'Intransigeant, est-ce que vous vous mettriez à aimer les canards ? Vous reprochez au dessin que nous avons publié hier en première page de ne pas vous plaire. Nous sommes trop discrets pour nous défendre de ce genre de critique. Au surplus, c'est affaire de goût personnel. Mais vous dites que l'auteur de ce dessin est un Austro-Boche notoire qui a jugé prudent de quitter la France dès que son identité fut découverte. Il est vrai que vous ajoutez cette phrase : « Ce que nous en disons ici, ce n'est pas pour le déplaisir de morigéner un confrère. »

Si ce n'est pas pour le déplaisir, que ce soit au moins à bon escient. L'auteur de notre dessin n'est pas un Austro-Boche. Ce serait simplement une Austro-Boche... si Mme Gerda Wegener, qui n'a pas quitté Paris, parce qu'elle n'a nulle raison de le faire, n'était... une Danoise.

Après tout, on a bien confondu le Pirée et un homme, ce qui causa la noyade d'un singe. Votre erreur, mon cher confrère, n'aura pas de suite si tragique. Mais, vraiment, à votre écho je préfère l'article si juste, si plein de vrai bon sens français, que le même jour votre directeur, M. Bailly, signait en première page. — J. M.

## LA BATAILLE DE VERDUN

Graves échecs des Allemands  
devant le Mort-Homme

Les Allemands ne pouvaient qu'éprouver un profond dépit de nous voir nous maintenir au Mort-Homme, malgré les prétentions contraires de leurs communiqués, et y consolider de jour en jour nos positions.

La violente attaque qu'ils viennent de prononcer dans cette région était donc au nombre des événements à prévoir, et on peut même s'étonner que la réaction de l'ennemi ait été si tardive ; car, depuis le 24 avril, il n'avait fait aucune opposition à nos progrès.

Cette attaque a été dirigée à la fois contre nos nouvelles positions du Mort-Homme et contre celles au nord de Cumières, qui en sont le prolongement et l'appui du côté de la Meuse. L'effort principal a porté sur le Mort-Homme. Une fois de plus, la rage de l'ennemi s'est manifestée par cette tactique inhumaine et bien germanique dont le principe est que si la moitié des hommes tombe en route le reste passera.

Or, ce principe est faux. Une troupe, si aguerrie soit-elle, qui a perdu la moitié de son effectif, tourbillonne et se replie en désordre. C'est ce qui est arrivé aux formations compactes que les officiers allemands poussaient à l'assaut de nos tranchées sur les pentes du Mort-Homme. Décimées par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses, elles n'ont pu atteindre nos tranchées et ont laissé de nombreux morts sur le terrain.

Au nord de Cumières, les attaques ont été plus modérées, mais se sont répétées trois fois. La troisième seule a poussé jusqu'à nos lignes, pour en être rejetée aussitôt avec de fortes pertes.

Ce sont là des résultats qui n'ont rien d'encourageant, et on conçoit que l'état-major allemand y ait regardé à deux fois avant d'engager des actions aussi hasardeuses. Mais une nécessité plus forte que toutes les considérations d'ordre militaire oblige encore nos ennemis à ne pas se reconnaître vaincus devant Verdun.

Jean Villars

## LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

### Le kaiser veut à tout prix l'entente

LA HAYE, 1<sup>er</sup> mai. — D'après une information adressée de Berlin, la prolongation inattendue du séjour de M. Gerard au grand quartier impérial est due aux instances de l'empereur, qui dirige personnellement les négociations engagées avec Washington et désire à tout prix arriver à une entente, mais se heurte jusqu'ici, d'une part, à la fermeté du gouvernement américain, d'autre part à l'intransigeance du parti conservateur.

La situation peut, à l'heure actuelle, se résumer ainsi : à la suite des objections soulevées par l'empereur et le chancelier contre certaines clauses des instructions reçues par M. Gerard, notamment en ce qui concerne l'obligation pour les sous-marins d'avertir les navires marchands qu'ils comptent attaquer, l'ambassadeur a télégraphié à M. Lansing les contre-propositions qui lui ont été soumises et attend la réponse qui leur sera faite.

Si, comme il est probable, elle n'est pas satisfaisante, l'empereur et le chancelier tiennent en réserve de nouvelles contre-propositions qui se rapprocheront davantage de la thèse américaine.

Le kaiser compte évidemment sur ses relations personnelles avec M. Gerard et l'influence que peut exercer sur son état d'esprit la confiance et la cordialité qu'il lui témoigne en l'admettant dans son intimité au quartier impérial pour amener l'ambassadeur à favoriser le point de vue allemand dans ses télégrammes à M. Lansing. (Radio.)

## LE RECRUTEMENT ANGLAIS

Le service obligatoire reconnu indispensable et urgent

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Le Times écrit que les réflexions suggérées par les événements survenus dans le courant de la semaine et notamment par la chute de Kut-el-Amara, ont convaincu les hommes politiques appartenant à toutes les nuances que le gouvernement doit envisager la situation telle qu'elle est et présenter sans nouveau retard un bill établissant le service militaire et obligatoire.

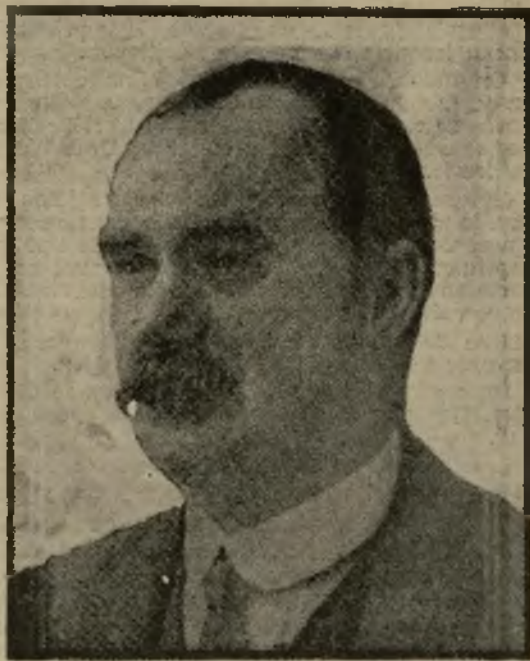
## L'insurrection irlandaise succombe à Dublin et dans les provinces

Les derniers efforts de l'émée

Les rapides et vigoureuses mesures prises par les autorités anglaises réalisent l'écrasement de la rébellion irlandaise.

L'explosion du dépôt de munitions des Sinn-Feiners a porté aux insurgés un coup fatal ; partout ils hissent le drapeau blanc. Ils sont ensuite conduits au château.

Vendredi soir le bureau des postes de Sackville-



JAMES CONNOLLY

Street était en feu. La ville entière était éclairée par les flammes, qui s'élevaient à 50 mètres de hauteur. L'incendie a facilité la tâche des assiégeants, car la position était très forte. Toute la partie orientale de Sackville-Street et de l'Eden-Quai est détruite.

On craint que la reprise de Sackville n'ait coûté beaucoup de monde.

Les volontaires locaux de Belfast assurent le service d'ordre, permettant ainsi à de nombreux policiers d'être utilisés sur d'autres points.

Les rebelles, comprenant qu'ils sont perdus, jettent leurs armes et leurs uniformes, croyant éviter d'être capturés en reprenant leurs effets civils ; plusieurs ont été pris sous des vêtements de femme.

### Le chef des Insurgés est pris

On peut donc dire que la rébellion est virtuellement terminée. Elle a reçu le coup mortel samedi



après-midi, quand l'agitateur Pearse, qui s'intitulait président de la République irlandaise et général en chef, a été blessé à la jambe et fait prisonnier.

Pearse avait demandé à discuter avec le commandement des troupes les conditions de sa reddition. Sa demande a été rejetée. Les rebelles du



centre de Dublin se seraient alors rendus en groupes et sans conditions.

#### Le rapport officiel constate l'échec des rebelles hors de Dublin

(Officiel). — Le commandant en chef en Irlande annonce, le 30 avril, que la situation à Dublin est beaucoup plus calme. Il espère que la force de la révolte est brisée.

Hier soir, le chef des rebelles a envoyé des messages dans les comtés de Galway, Clare, Wexford, Louth et Dublin, ordonnant aux rebelles de capituler. Les prêtres et la police irlandais s'employaient activement pour répandre cet ordre partout.

A Dublin, les rebelles capitulent en grand nombre dans les principaux points qu'ils occupent.

Hier soir, plusieurs incendies ont éclaté dans Sackville Street, mais les pompiers étaient sur les lieux.

Jusqu'à présent, on compte 707 prisonniers, parmi lesquels la comtesse Markievicz.

On annonce que les rebelles d'Enniscorthy sont en possession de la ville. Une colonne mixte, composée de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie avec des canons de 4 pouces a été envoyée de Wexford contre les rebelles.

Suivant la plus récente information d'Enniscorthy, le chef rebelle qui commande dans cette ville n'accorde pas créance à l'ordre venu de Dublin de capituler. Il viendrait en automobile avec une escorte en vérifier l'authenticité. En attendant, une trêve existe à Enniscorthy.

Une délégation de rebelles d'Ashtown a été envoyée à Dublin, dans la même intention.

On croit que les rebelles de Galway se dispersent. Quelques arrestations ont été opérées parmi eux.

La situation est normale dans les autres régions de l'Irlande.

#### La comtesse Markievicz

Les dépêches de Londres avaient déjà fait mention de la comtesse Markievicz, dont le rapport du général Maxwell annonce l'arrestation.

La comtesse Markievicz est Irlandaise, fille d'un baronnet irlandais nommé Gore Booth. Elle épousa il y a une quinzaine d'années un Polonais, le comte Markievicz, qui a une certaine renommée comme peintre.

Grande et d'apparence assez imposante, elle avait pris une part active à l'organisation du corps de volontaires où se recrutèrent les principaux éléments de l'insurrection actuelle.

Il y a trois ou quatre ans, elle avait déjà prêté aide aux partisans de Larkin, au cours de la grève prolongée des transports.

#### La plus éphémère des Républiques

Dès le début de la révolte, les rebelles se constituèrent en gouvernement provisoire. Ils publièrent à Dublin un long manifeste commençant par ces mots : *Le gouvernement provisoire de la République irlandaise au peuple d'Irlande*, et proclamant la République. Il était signé par les chefs rebelles Pearse, Connolly, chef des Sinn-Féiners, et quelques autres.

Une sorte de régularité administrative se manifesta dans les quelques mesures du début qui préparèrent l'insurrection et réglementèrent ses premiers actes.

Ainsi, des affiches avaient été placardées sur les monuments publics et signées par Connolly, Pearse et d'autres chefs, des passeports officiels délivrés aux civils; un journal officiel imprimé avec le matériel saisi dans un bureau de rédaction. Ce journal était intitulé : *Irish War News* (Nouvelles de la Guerre d'Irlande). Cet organe au titre prétentieux contenait réellement des nouvelles de Dernière Heure du combat et des entrevues avec les membres du nouveau Cabinet.

Les plans de la campagne militaire étaient même plus habiles encore. Des tirailleurs, des francs-tireurs accomplirent leur œuvre, non pas des fenêtres de leur propre maison, mais de celles dont ils avaient dépossédé les citoyens fidèles. Les rebelles avaient évidemment étudié avec soin, à l'avance, la ville entière et choisi les positions stratégiques les plus importantes.

#### La complicité allemande

Quant à la participation de l'Allemagne à l'insurrection, elle n'est pas plus douteuse que la connexion qui existait entre la rébellion allemande et un certain nombre d'autres opérations.

Nous sommes absolument certains, ont dit le vice-roi et M. Birrell, que l'Allemagne est mêlée à cette tentative de soulèvement. Le débarquement de sir Roger Casement, le raid aérien sur Norfolk et la rébellion de Dublin devaient se produire simultanément. Le but des Allemands était de faire revenir du continent vers l'Irlande le plus de troupes possible.

Au reste, la complicité allemande est affirmée par les rebelles eux-mêmes, car leur proclamation dit que, « préparée secrètement, la révolution a choisi le bon moment, soutenue par les Irlandais d'Amérique et par ses courageux alliés d'Europe. »

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 1<sup>er</sup> Mai (638<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — A la suite du violent bombardement d'hier à l'ouest de la Meuse, l'ennemi a dirigé en fin de journée une puissante attaque en formation dense sur les tranchées conquises par nous au nord du Mort-Homme. Nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses ont causé des pertes énormes à l'ennemi, dont tous les assauts ont été brisés.

Au nord de Cumieres, deux contre-attaques allemandes menées vers la même heure sur la tranchée enlevée par nous hier ont été également repoussées.

Au cours d'une troisième tentative, l'ennemi, qui avait pris pied dans nos lignes, n'a pu s'y maintenir et a été refoulé aussitôt avec des pertes sérieuses. Bombardement violent et continu de la cote 304, ainsi que de la région de Vaux.

Nuit calme en Woëvre.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Belgique, notre artillerie a bouleversé les tranchées allemandes en face de Steenstraete et de Boesinghe.

En Argonne, lutte de mines à la Fille-Morte. Nous avons occupé la levée sud d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'un de nos fourneaux. Concentration de feux sur les organisations ennemies des Courtes-Chausses et du bois de Cheppy.

Dans la région de Verdun, bombardement très vif de nos positions de la rive gauche. Sur la rive droite, l'activité de l'artillerie s'est concentrée dans les secteurs de la côte du Poivre et de Douaumont.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front, en dehors de la canonnade habituelle.

#### Trente et un avions allemands ont été abattus au cours du mois d'avril

(OFFICIEL.)

Dans la nuit du 29 au 30 avril, nos escadrilles de bombardement ont lancé de nombreux projectiles sur la gare de ravitaillement et de munitions de Sébastopol (sud de Thiaucourt), sur la voie ferrée d'Etain, sur des bivouacs près de Spincourt et sur les gares d'Apremont, Grandpré, Challerange et Vouziers. De nombreux éclatements ont été signalés sur les voies ferrées et plusieurs incendies se sont déclarés au cours de cette opération.

Pendant le mois d'avril, notre aviation de combat, qui s'est montrée très active, particulièrement dans la région de Verdun, a obtenu des résultats appréciables. Au cours de nombreuses luttes aériennes où ils gardèrent incontestablement l'avantage, nos pilotes ont réussi à abattre trente et un avions ennemis. Neuf de ces derniers sont tombés dans nos lignes et vingt-deux ont été vus par nos observateurs descendant en flammes ou complètement désemparés dans les lignes allemandes. Pendant la même période, six avions français ont eu le dessous dans les combats et sont tombés dans les lignes ennemies.

#### ARMÉE D'ORIENT

Le long de la frontière grecque, on ne signale, du 15 au 30 avril, que des escarmouches sans importance, mais rendues plus fréquentes par la proximité des troupes alliées et des forces germano-bulgares, qui sont à moins d'un kilomètre les unes des autres, en certains endroits.

Par suite du mauvais temps, les duels d'artillerie ont été moins vifs pendant cette période. Notre aviation a fait preuve au contraire d'une très grande activité. Elle a bombardé la gare de Stroumitza, le camp et les batteries de Bogdanci, les cantonnements de Negorci à Bogorodica et ceux de Petric. Un de nos aviateurs, au cours d'un raid audacieux, a lancé des obus sur Sofia. Un avion allemand a été abattu près d'Ostravo (sud-est de Monastir).

## En pleine nuit, en pleine mer, un avion-canon attaque un navire ennemi armé

On nous écrit de Dunkerque :

Un raid particulièrement audacieux a été accompli l'autre semaine dans la mer du Nord par le sergent aviateur Z..., accompagné du matelot-canonier X... comme pointeur, sur un avion-canon.

Parti en pleine nuit — il était 9 h. 15 du soir — du champ d'aviation de N..., le hardi pilote prend immédiatement le chemin de la mer et quelques instants après passe au large de Nieuport, à deux kilomètres environ de la côte. En dépit du vent du nord, qui repousse sans cesse l'appareil vers la terre, et de la canonnade dont, au passage, les batteries ennemies des ouvrages côtiers le saluent, il n'en poursuit pas moins sa course vers l'Est.

Bientôt Ostende est en vue. Planant à 500 mètres, l'aviateur aperçoit nettement la place de la ville faisant des signaux optiques avec un invisible correspondant. Les puissants projecteurs du port sont éteints, et pour cause. Z... est venu lui-même il y a quelques jours survoler l'un d'eux qui a été complètement mis hors d'usage par une bordée d'obus !

Soudain voici que sur l'horizon enténébré de la mer, à quelques kilomètres au nord-est, deux feux rouges s'aperçoivent très distinctement émettant eux aussi des signaux lumineux. Nul doute que le phare soit en liaison avec eux. Peut-être même que le passage de l'avion français est signalé. Mais l'aviateur croit avoir découvert la proie qu'il cherche.

De six cents mètres, il descend rapidement à cent en se dirigeant vers la lumière qui le guide et qui se tient à quelque cinq kilomètres de la plage. Il aperçoit bientôt, en effet, deux bateaux ennemis d'assez grandes dimensions semblant faire route vers Z... ; il s'en rapproche immédiatement.

Quand il arrive à bonne portée de l'un d'eux, les navires boches commencent à se défendre. Les obus éclatent de toutes parts et deux d'entre eux à proximité de l'appareil. L'ennemi force de vitesse pour essayer d'échapper à la lutte, mais, implacable, le pointeur X... a déjà visé son but.

Sans souci des schrapnells, pilote et canonier commencent alors et poursuivent sans trêve leur œuvre : successivement, seize obus sont tirés qui portent pour la plupart dans les flancs du navire.

Mais les munitions, forcément limitées, sont épuisées. Il faut songer désormais à reprendre le chemin de la France. Les dommages causés au bateau apparaissent comme considérables. L'intensité du feu de ses batteries est bien moindre. L'instant est propice pour l'aviateur français qui reprend alors de la hauteur, poursuivi quelques instants seulement par l'artillerie adverse et rentre à son point d'attache sans autre incident.

Il est à remarquer que c'est pour la première fois qu'un appareil terrestre se mesure ainsi en pleine mer avec un navire ennemi armé. Jusqu'à présent, les deux seuls combats aériens survenus entre hydravions et sous-marins avaient été accomplis par des aviateurs pilotant des appareils marins qui, en cas de panne de moteur ou d'avaries, avaient eu la faculté d'amerrir. Dans le duel aérien dont on vient de lire le récit, les conditions étaient toutes différentes puisqu'il se déroula à plusieurs kilomètres en mer et en pleine nuit, sans aucune possibilité d'en réchapper pour les braves qui en furent les intrépides héros.

#### Communiqué britannique

LONDRES, 30 avril. — La nuit dernière, l'ennemi a manifesté quelque activité près de Fricourt.

Un raid tenté contre nos tranchées a échoué, malgré l'explosion d'une mine et un bombardement violent.

Au nord de la route Messine-Wulverghem, les Allemands ont émis des gaz asphyxiants vers une heure du matin sur un front d'environ 2.000 yards. Ils ont ensuite lancé une attaque d'infanterie qui a été brisée par notre feu d'artillerie.

Un groupe ennemi a pu pénétrer dans nos tranchées sur un seul point, mais il a été aussitôt rejeté à coups de grenades.

Au même moment, après un violent bombardement, l'ennemi a tenté une attaque à coups de grenades près de Hollandscheschuur ; cette attaque a échoué également par suite du feu de nos mitrailleuses et de nos grenades. L'ennemi a laissé plusieurs cadavres devant nos fils de fer.

Dans le saillant de Loos, la guerre de mines a été active aujourd'hui ; nous avons bombardé avec succès les ouvrages ennemis à cheval sur la route d'Ypres à Pitcken.

**ÉLIXIR COMBIER**

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22



## LETTRE DE RUSSIE

## Ce qui se passe en Pologne

Pétrograde, avril 1916.

Que se passe-t-il en Pologne?

Depuis un an que les Allemands sont là-bas, depuis leur avance sur le front oriental, bien peu de nouvelles sont arrivées de la Pologne russe. Des milliers et des milliers de Polonais sont réfugiés en Russie. A Pétrograde et à Moscou, leur société s'est reformée, leurs salons et leurs cercles se sont rouverts. C'est à Moscou, principal centre de la colonie polonaise, que s'est fixé le consul de France à Varsovie. Mais il va sans dire que la population n'a pu être évacuée tout entière. Plusieurs millions d'habitants, — qui n'ont pas à s'en féliciter, — sont restés dans les villes et dans les campagnes et l'on n'avait jusqu'ici sur leur sort que des renseignements incertains.

Ces jours derniers, j'ai eu l'occasion d'être informé de première main par un voyageur venu de Varsovie dans des conditions romanesques : car la guerre, surtout de ce côté-ci de l'Europe, a créé les situations et entraîné les aventures les plus invraisemblables. Il est clair, d'après les nouvelles qui m'ont été données par cette voie, que l'Allemagne se trouve aujourd'hui aussi embarrassée de ses conquêtes de l'Est que de ses conquêtes de l'Ouest, de la Pologne que de la Belgique...

Les Allemands ont si bien fait, qu'ils auront eux-mêmes posé la question polonaise. Ils l'auront posée contre eux-mêmes, par conséquent, et de la manière la plus embarrassante pour leur propre politique intérieure.

Le gouvernement impérial voudrait gagner à la cause allemande les Polonais du « royaume ». Dans cette intention, il leur prodigue les avances. Il cherche à les séduire, — donc à les tromper, — en les flattant dans leur patriotisme, en organisant, par exemple, des représentations de drames nationaux polonais. Mais que la ruse est grossière! Que l'ironie est lourde! Comment autoriser de bonne foi à Varsovie ce qui est interdit à Posen? Comment encourager dans la Pologne russe des sentiments dont l'expression, dans la Pologne prussienne, est sévèrement étouffée?

Guillaume II et son chancelier ont joué là un jeu imprudent et auquel les Polonais ne se laisseront pas prendre : ils sont édifiés sur les intentions des hommes de Berlin. Ils savent que leur pays n'a que le pire à attendre d'un Etat qui a inventé le « colonialisme » à l'usage de la Pologne, entre les autres procédés de persécution et d'annexionnement qui sont appliqués aux minorités dissidentes de l'Empire. Et puis, l'Allemagne, en déclarant la guerre à la Russie, a rendu au problème polonais un caractère européen. Guillaume II a rompu l'entente traditionnelle nouée, depuis les fameux « partages », entre la maison de Hohenzollern et la cour de Russie. Il y avait cent cinquante ans qu'un événement aussi favorable pour la Pologne ne s'était produit...

Les Allemands ne sont pas très nombreux à Varsovie. Ils ont envoyé, pour administrer la ville, quelques vieilles Excellences, des officiers invalides par suite de leurs blessures, plus un fort contingent de policiers. En arrivant, les autorités allemandes auraient aimé se voir accueillies par les aristocrates et les notables polonais. Mais, des les premiers pas, les Allemands ont été déçus. Pas de visites, pas de cartes : on leur avait fait comprendre que ces politesses ne seraient pas payées de retour. C'est pourquoi l'Empereur a toujours traversé la ville incognito. Le roi de Saxe, quoique catholique, n'a pas demandé à être reçu par l'archevêque quand il est venu à Varsovie et les princes bavarois se sont pareillement abstenus.

Sans que personne se soit donné de mot d'ordre, par une réaction spontanée de l'instinct national, la société et le peuple polonais ont fait comme si les Allemands n'existaient pas. L'autorité véritable se trouve entre les mains du prince Lubomirski, qui, en présence de l'envahisseur, a organisé, avec une activité et un patriotisme sans bornes, la vie économique et même administrative du pays. Les Allemands se rendent bien compte du dédain et de l'hostilité qui les entourent. Quelquefois ils en font l'aveu : « En Belgique, disent-ils, on nous hait. En Pologne, on nous méprise. » C'est vrai. Et c'est le commencement d'un châtiment nécessaire.

Encore un peu plus de haine, encore un peu plus de mépris, voilà tout ce que les Allemands auraient gagné à la conquête de la Pologne s'ils n'avaient mis la main, pour se consoler de leurs déboires, sur les richesses industrielles du pays. Il paraît que le bassin minier de Dombrowa, en particulier, est administré par eux comme s'ils projetaient une annexion définitive. Quant au reste, ils accusent par leur attitude le caractère provisoire et précaire d'une occupation qui a aggravé leurs difficultés en leur apportant un plus grand nombre de bouches à nourrir. Sans doute l'esprit pratique ne les abandonne pas et ils revêtent de grossiers habits officiels des hommes valides que l'exode a laissés en Pologne. « Il y a ici trop de vigoureux gaillards qui se promènent », disent-ils. Et ils songent à cette suprême atteinte au droit des gens

qui consisterait à incorporer tous ces gaillards vigoureux dans l'armée allemande. En attendant, ils cherchent, par la famine à leur inspirer l'idée de s'enrôler au moins comme travailleurs dans les usines de guerre. La ration alimentaire a été abaissée, à cet effet, à une limite qui est tout juste celle où l'on ne meurt pas de faim. Si l'Allemagne est à la portion congrue, le Polonais est au régime de l' inanition. Et qui sait, à la longue, à quelles extrémités les privations peuvent pousser des êtres humains? Il y a là un problème, qui est, au fond, celui du ravitaillement de la Pologne, problème difficile à résoudre, d'ailleurs, et qui, en ce moment, occupe à juste titre l'attention des Alliés.

Toutefois, la Pologne tient bon. Et une chose l'aide à tenir au milieu de ses souffrances : c'est l'impression directe qu'on y a de l'état réel de l'Allemagne. Les Polonais sentent, ils voient de leurs yeux que les affaires de dame Germania vont de moins en moins bien. « Cela se gâte pour les Allemands », observent les gens à Varsovie. On y a même appris que l'Autriche commençait (enfin!) à être lasse de la tutelle prussienne et parfois à se réjouir des échecs du tyranisme associé. Le voyageur qui m'a donné ces renseignements a entendu à Vienne, dans les cafés, des officiers dire tout haut leur admiration pour la France et se féliciter comme d'un événement heureux, que les Allemands aient été repoussés à Verdun.

Tout cela se sait en Pologne. Et l'on sait encore ceci que nous devons connaître en France. L'an dernier, à pareille époque, Guillaume II, ainsi qu'il en avait l'habitude à l'occasion de Paques, envoyait ses vœux à la princesse Antoinette Radziwill. La princesse, morte depuis, était, comme on ne l'ignore pas, née Castellane. Et l'empereur, dans sa lettre, lui écrivait ces mots : « Vous pouvez être fière de la France. Le général Joffre est le seul chef d'armées qui, dans cette guerre, puisse se flatter de n'avoir pas commis de faute. »

Retenons de l'hommage l'augure de victoire qu'il contient.

Jacques Bainville.

## DE TURC A BOCHE



Lorsque les Allemands ont appris aux Turcs le suprême de la barbarie, il convenait, selon la loi immuable des contrastes, que les Turcs révélassent aux Boches les douceurs de la poésie. C'est bien ce qu'a considéré le poète national des Ottomans, ce jovial et rebondi Emin bey, en jetant son dévolu sur ce jeune officier de Germanie à qui il entreprit de faire connaître et aimer ses œuvres les plus lyriques.

L'ayant donc embrassé à l'ombre du drapeau au croissant, il lui lit ici sa dernière production, un chef-d'œuvre assurément, où il n'est question que de beaux meurtres et de pillages savants. Hélas! le Boche ne trouve en tout ceci que du petit lait sans saveur. Tandis qu'Emin bey, au septième ciel, croit atteindre les limites du sublime et de l'horrible, l'autre, qui se souvient de magnifiques assassinats en Belgique, vers septembre 1914, s'ennuie à mort et semble dire : « Pauvre poète, tu n'atteindras jamais, par tes misérables vers, ces profondeurs de crime où les miens et moi-même savons nous vanter si superbement ! »

## POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25  
Par poste, recommandée... 4 fr. 25  
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75

## Propos d'un inconnu

## CRÉDIT AMÉRICAIN...

Donc, la reculade boche est en train de se consommer. La guerre qui nous est faite a été préparée dans les détails des détails. J'ai publié ici même les propos d'un neveu de Bülow, hurluberlu exalté, sans doute, mais véridique, en somme, puisque les événements sont venus corroborer ses dires.

Il y a dans cette question germano-américaine deux points nettement distincts : 1° le côté chantage, brutalité, piraterie et terreur sous le couvert de concessions. C'est le côté allemand, celui des milieux militaires de Berlin. C'est la propos Bülow ; 2° le côté commercial, échange, crédit ; c'est le côté mi-allemand, mi-américain.

Quand le monde a connu la dernière note du président Wilson, beaucoup, chez nous, ont espéré que l'Allemagne allait enfin se trouver devant la rupture inévitable. Or, reportons-nous, comme il faut toujours faire, à ce que disaient les Allemands avant la guerre, mais cette fois écoutons les commerçants et les banquiers.

Et d'abord, il est bien entendu que jamais les hommes d'affaires d'outre-Rhin n'ont considéré la guerre comme nuisible à leurs intérêts. Ils la voyaient venir avec calme, prêts à inscrire sur leurs livres les profits et les pertes qu'elle comporterait inévitablement. Métallurgistes ouillés jusqu'aux dents, libraires vendant 50 0/0 des livres répandus sur la terre, fabricants d'articles de Paris (parfaitement!) teinturiers et soyeux décidés à tuer Lyon — que sais-je encore? — tous nous tenaient le même raisonnement : « Nous savons que le jour même de la déclaration de guerre nous serons bloqués. Mais toutes nos mesures sont prises en vue de cette éventualité : la principale est la production à outrance de notre industrie, pour accumuler chez nous, pendant les hostilités, des stocks innombrables de marchandises tout emballées et prêtes à être expédiées le jour de la signature du traité de paix. Mais deux hypothèses se présentent : ou la guerre sera courte grâce à notre outillage formidable et à la supériorité de nos armes ; ou l'ennemi résistera et nous serons forcés de mener une guerre lente, dangereuse pour notre production qui ne pourra sortir. C'est ici que nous attendrons nos adversaires de pied ferme. Dans le premier cas, il se trouvera bien une ou des grandes puissances neutres pour nous faire crédit, pour négocier nos valeurs malgré tout, en un mot pour nous attendre durant le laps de temps nécessaire à notre victoire. N'oubliez pas que l'Amérique compte une prodigieuse quantité de nos compatriotes. »

Quant au deuxième cas, il ne nous effraie guère : car une fois ce crédit commencé, il faudra nous le continuer sous peine de perdre tout, et plus la guerre durera, plus le crédit qui nous aura été fait sera grand, plus terrible sera la perte si les relations s'arrêtaient jamais. Nous sommes donc assez tranquilles. »

Je ne sais pas s'ils sont aussi tranquilles que leurs propos d'avant la guerre voulaient nous le laisser croire. Quoi qu'il en soit, il est aisé de comprendre, grâce à ce raisonnement, que la patience américaine jusqu'à ce jour n'était sans doute pas que de la patience, et que le filet boche y était bien pour quelque chose... Ce filet est de mailles savantes sans doute, mais d'une trame visible et dont les nœuds ne sont peut-être pas d'une solidité à toute épreuve. La maladresse des Allemands, c'est qu'ils sont trop sûrs d'eux-mêmes en comparant l'attitude des Américains, en 1898, contre l'Espagne, pays désargenté, avec l'attitude prudente des mêmes Américains, en 1915-1916, devant les riches commerçants et banquiers allemands. Car, un jour, tout casse, tout lasse... dit un proverbe.

L'Inconnu.

## L'intégrité du Congo belge est garantie par tous les Alliés

M. Klobukowski, ministre de France auprès du gouvernement belge, a remis au ministre des Affaires étrangères de Belgique une déclaration aux termes de laquelle, se référant aux accords de 1884, 1895, 1908, ainsi qu'aux notes et déclarations de 1914 et février 1916, le gouvernement de la République française prêterait son concours au gouvernement royal, lors des négociations de paix, en vue de maintenir le Congo belge dans son état territorial actuel, et de faire attribuer à cette colonie une indemnité spéciale pour les dommages subis au cours de la guerre.

Les représentants de la Russie et de l'Angleterre ont informé le ministre des Affaires étrangères belge de l'adhésion de leurs gouvernements ; ceux d'Italie et du Japon l'ont informé que les leurs prenaient acte de la déclaration.



## L'éloquence des petits bouquets de muguet



Le langage des fleurs ne perd pas ses droits, même en temps de guerre. Le 1<sup>er</sup> mai ramenait la douce fête du muguet et les Parisiens ont acheté le petit bouquet en lui attachant cette fois un sens plus symbolique que jamais. C'est ainsi que bien des jeunes femmes ont épinglé les clochettes blanches sur la poitrine de soldats blessés à qui elles ont souhaité prompt guérison ou fait comprendre, tout au moins, et une fois de plus, que leur glorieux malheur ne leur interdisait pas de croire au bonheur encore.



# DERNIÈRE HEURE

## L'Angleterre rend justice aux héros de Kut-el-Amara

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — La question de la reddition du général Townshend fait l'objet des commentaires de la presse. Tous les journaux, même ceux qui critiquent à cette occasion le gouvernement, sont unanimes à louer la magnifique résistance des troupes anglaises et indiennes à Kut-el-Amara.

Tous insistent sur ce fait que ce siège, qui s'est prolongé durant cinq mois, a eu pour effet de refouler dans la région d'importantes forces turques qui auraient pu, sans cette diversion, faire obstacle à l'avance des armées du grand-duc au Caucase. Les renforts envoyés au secours de Kut et qui n'ont pu atteindre leur but ont eu eux-mêmes leur utilité puisqu'ils ont pu indiger aux Turcs de sérieux échecs.

D'ailleurs, la progression des Russes venus du Nord est constante; l'armée turque, prise entre les forces anglaises et russes, paraît être tombée dans un piège et son existence semble sérieusement menacée.

AMSTERDAM, 1<sup>er</sup> mai. — Selon un télégramme de Berlin, le commandant turc Valil pacha aurait permis au général Townshend de garder son épée.

### La capitulation de Kut-el-Amara est fêtée avec fracas par le kaiser

BERNE, 1<sup>er</sup> mai. — Une dépêche de l'agence Wolff annonce que, sur l'ordre de l'empereur d'Allemagne les édifices publics ont été pavoisés le dimanche 30 avril, en l'honneur de la prise de Kut-el-Amara et de la capture de 13.000 Anglais (sic).

Aujourd'hui, 1<sup>er</sup> mai, les enfants des écoles de Berlin et du Brandebourg ont eu congé pour le même motif.

### ARMÉE D'EGYPTE

## Les troupes britanniques occupent Maghara

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Le Bureau de la Presse communique le télégramme suivant du Caire :

La situation redevient rapidement normale dans la région nord du désert.

Des patrouilles automobiles détruisent au fur et à mesure de leur découverte tous les dépôts de munitions cachés par l'ennemi. Deux appareils de radiotélégraphie allemande ont été découverts cachés dans le désert au sud de Solum.

Moghara a été occupé par nos troupes.

La présence des troupes britanniques à Hamma et à Amhria permet de faire des reconnaissances aériennes en tous sens. De nombreux raids sont effectués vers Dakhla où des pertes considérables sont infligées à l'ennemi à l'aide de bombes et de mitrailleuses. Aucun mouvement de l'ennemi ne peut passer inaperçu de ces oasis.

Selon des réfugiés arrivés ces derniers jours, la famine et le typhus règnent à Baharia. Le petit contingent ennemi qui occupe encore cet oasis terrorise la population. Une lettre tombée entre nos mains ordonne à un Senoussi d'user de violences s'il est nécessaire pour obtenir des informations. Il y a tout lieu de supposer que la situation n'est pas meilleure pour les habitants de Dakhla.

## Quatre attaques allemandes repoussées par les Russes

PÉTROGRAD, 1<sup>er</sup> mai. — Communiqué du grand état-major :

### FRONT OCCIDENTAL

Dans la région de Poulkarn, au sud-est de Riga, notre artillerie a canonné avec succès une batterie ennemie. L'artillerie allemande a bombardé les régions de la gare et de la tête de pont d'Ikskul.

Au sud-ouest du lac de Narotch, les Allemands ont tenté de déboucher de leurs tranchées, mais, accablés par notre feu, ils ont dû y rentrer aussitôt.

Au sud-est de la gare d'Olyk, sur le chemin de fer de Rovno à Kovel, l'ennemi a tenté par trois fois de cerner et d'attaquer le village de Khromiakovo, mais il a été chaque fois repoussé par nos feux d'artillerie, de mousqueterie et de mitrailleuses.

### FRONT DU CAUCASE

Dans la direction de Diarbekir, nos cosaques ont refoulé énergiquement les Turcs vers l'ouest.

Dans la direction de Bagdad, nous avons rejeté vers l'ouest un important détachement ennemi ; nous lui avons pris une partie de son artillerie et de nombreux caissons.

## A DUBLIN tous les corps de rebelles ont capitulé

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Les espérances que le rapport officiel du commandant des troupes d'Irlande permettait de concevoir se sont pleinement réalisées aujourd'hui : en effet, une dépêche officielle du général Maxwell annonce que tous les corps de rebelles de Dublin ont capitulé.

La promptitude avec laquelle le résultat principal a été obtenu ne laisse aucun doute sur l'effacement rapide et complet de l'insurrection dans les provinces. Les renseignements parvenus à Londres des le deuxième jour de la révolte avaient d'ailleurs convaincu le gouvernement que nulle éventualité grave n'était à redouter de la part des groupements provinciaux de l'insurrection.

Toutes réserves étant faites pour le cas d'obstination individuelle de quelques forcenés, on estime que la tâche des autorités se réduira désormais à de simples opérations de police. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que les insurgés des provinces ont paru, des samedi, préoccupés de savoir si Dublin avait, oui ou non, fait sa soumission, ce qui révélait leur intention de déposer les armes aussitôt qu'ils seraient informés avec certitude de la cessation de toute résistance à Dublin.

### Capitulation sans conditions

LONDRES, 1<sup>er</sup> mai. — Voici dans quelles circonstances l'insurrection a pris fin :

Quand les rebelles eurent été repoussés de l'Hôtel des postes de Dublin en flammes, les troupes commandant l'entrée de Sackville Street, cessèrent le feu et les chefs des rebelles s'avancèrent arborant le drapeau blanc.

Un armistice a été convenu. Les termes de la capitulation formelle ont été élaborés et signés par P. H. Pearse, s'intitulant président du gouvernement républicain provisoire.

Des copies de cette capitulation ont été affichées dans tout le pays. Voici la proclamation adressée à cet effet par Pearse :

*Afin d'arrêter de nouveaux massacres de la population sans armes et pour sauver la vie de nos partisans désormais entourés sans espoir de secours, le gouvernement provisoire se déclare prêt à capituler sans conditions et ordonne à tous les commandants de déposer les armes.*

### Pearse et Connolly sont prisonniers

Des dépêches ont annoncé que James Connolly avait été tué : la vérité est que ce bruit a couru à Dublin, mais que Connolly a été seulement blessé et qu'il a été fait prisonnier en même temps que Pearse.

### Le kaiser et M. Gerard ont terminé leurs pourparlers

BERNE, 1<sup>er</sup> mai. — M. Gerard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin, qui s'était rendu au grand quartier général pour conférer avec le kaiser, est rentré ce soir à Berlin. (*Le Matin*.)

### Communiqué italien

ROME, 1<sup>er</sup> mai. — Commandement suprême :

Dans la partie s'étendant depuis Garda jusqu'à Brenna, activité des deux artilleries, plus intense dans la zone montagneuse au nord de la dépression du Loppio.

L'artillerie ennemie a provoqué par ses tirs un incendie à Castione, au sud de Nord; notre artillerie, en échange, a détruit le village de Pannone et a provoqué l'explosion d'un dépôt de munitions dans la vallée de Cresta.

Dans le massif de Marmolada (Haut Adige), un de nos détachements d'infanterie, surmontant avec hardiesse les graves difficultés du terrain et la résistance acharnée de l'adversaire, s'est emparé d'une forte position à plus de trois mille mètres de hauteur. Nous avons fait à l'ennemi 52 prisonniers et nous avons pris deux mitrailleuses, des armes, des munitions et du matériel de guerre.

Sur l'Isongo, actions intermittentes des deux artilleries. Le long des pentes nord du mont San-Michele, dans la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai, l'adversaire a tenté une attaque promptement repoussée. La nuit dernière, un de nos dirigeables, naviguant au milieu de nuages épais et entravé par un orage, a atteint la vallée de Lagarina, y a bombardé le chemin de fer de Calliano à Trento et la gare de chemin de fer de Trento, les cadommatant et y provoquant des incendies. Le dirigeable est rentré indemne.

## Les Conseils généraux

" Il n'y a, aujourd'hui, d'autre parti que celui de la France "

(SUITE DE LA PAGE 11)

En ouvrant la session du conseil général des Basses-Pyrénées, M. Barthou a exprimé la confiance du pays dans la victoire finale du droit servi par la force grandissante.

La bataille de Verdun comme celle de l'Yser, a dit M. Barthou, se termine par une défaite allemande. Quand l'Allemagne a manqué un coup, elle en ple l'importance ou dénature ses intentions. A Verdun, elle a expliqué sa défaite par la même tactique que celle qu'elle a employée après la bataille de la Marne. Mais les faits parlent trop haut. Elle avait formidablement préparé et bruyamment annoncé la prise de Verdun. L'héroïsme de nos soldats et l'habile sang-froid de notre commandement lui ont barré la route à jamais.

Notre certitude dans le succès final se fait de plus en plus grande. Nul ne sait si la fin sera longue encore ou si des événements qu'on peut prévoir sans les garantir la précipiteront brusquement, mais je suis sûr que le droit aura son heure, sa revanche et ses conditions durables. Sachons attendre ; nous sommes responsables des destinées de la France : restons fidèles, pour la défendre et la servir, à l'union que notre commun souci de son existence et de son honneur nous a imposée. Soyons uniquement du parti de la France. Il n'y a pas de plus sûr moyen de réparer le passé, de sauver le présent et de préparer l'avenir.

Au conseil général du Morbihan, M. Louis Nail, sous-secrétaire d'Etat à la Marine marchande, a lui aussi, exprimé le ferme espoir que « bientôt la victoire aura vengé nos morts et rendu ses frontières à la patrie. »

Patience et courage ! a-t-il conclu. La France, qui fait déjà l'admiration du monde parce qu'elle n'a jamais désespéré, aura conquis, par sa victoire, la plus haute situation morale qu'une nation ait jamais obtenue, parce que c'est elle qui aura le plus souffert pour la justice et pour le droit !

Le conseil général de la Côte-d'Or a, à l'unanimité, adressé à la Compagnie des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, à la Compagnie de l'Est et aux Tramways départementaux, ses vifs remerciements pour les services sans nombre rendus au pays au moment de la mobilisation générale de l'armée et qu'ils lui rendent encore tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique.

## AUTOUR DE SALONIQUE

L'activité reprend sur toute la frontière

ATHÈNES, 1<sup>er</sup> mai. — On mande de Salonique que par suite de la fonte des neiges, l'activité reprend sur toute la frontière. Les Bulgares continuent à se fortifier. Quelques coups de canon ont été échangés sur la rive gauche du Vardar.

Sur le front anglais, on signale plusieurs prises de contact entre Anglais et Allemands.

## LE 1<sup>er</sup> MAI ALLEMAND

Défense de parler de la guerre

BERNE, 1<sup>er</sup> mai. — D'après la *Gazette populaire de Leipzig*, la police de cette ville aurait interdit aux orateurs socialistes de parler des buts de la guerre dans leurs réunions qui devaient avoir lieu le 1<sup>er</sup> mai. Dans ces conditions, le comité du parti social-démocrate de Leipzig a purement et simplement supprimé les cinq réunions qui devaient avoir lieu ce jour-là. Il a invité tous les socialistes à se réunir dans un faubourg de Leipzig.

### Le 1<sup>er</sup> mai espagnol

MADRID. — L'Union des Syndicats et tous les groupes ouvriers ont organisé, à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai, une importante manifestation qui a parcouru les principales rues de Madrid, traversant la Puerta del Sol, la Camille de Alcala, pour se rendre à la Maison du Peuple : un très sérieux service d'ordre avait été organisé. On ne signale aucun incident.

## L'exécution de l'assassin Cassetta

MARSEILLE, 1<sup>er</sup> mai. — Giovanni Cassetta, de 1<sup>er</sup> étranger de marche, a été fusillé ce matin, à 11 h. 6, au champ de tir du Prado, en présence des délégations des différents corps de troupes de la garnison.

Cassetta avait été condamné à mort, le 18 mars dernier, par le conseil de guerre de la 15<sup>e</sup> région, pour assassinat, à Avignon, dans la nuit du 2 au 3 mai, du lieutenant Arizio, du même régiment, dont il était l'ordonnance.



# CELLES QUI LES SOIGNENT, *par FABIANO*

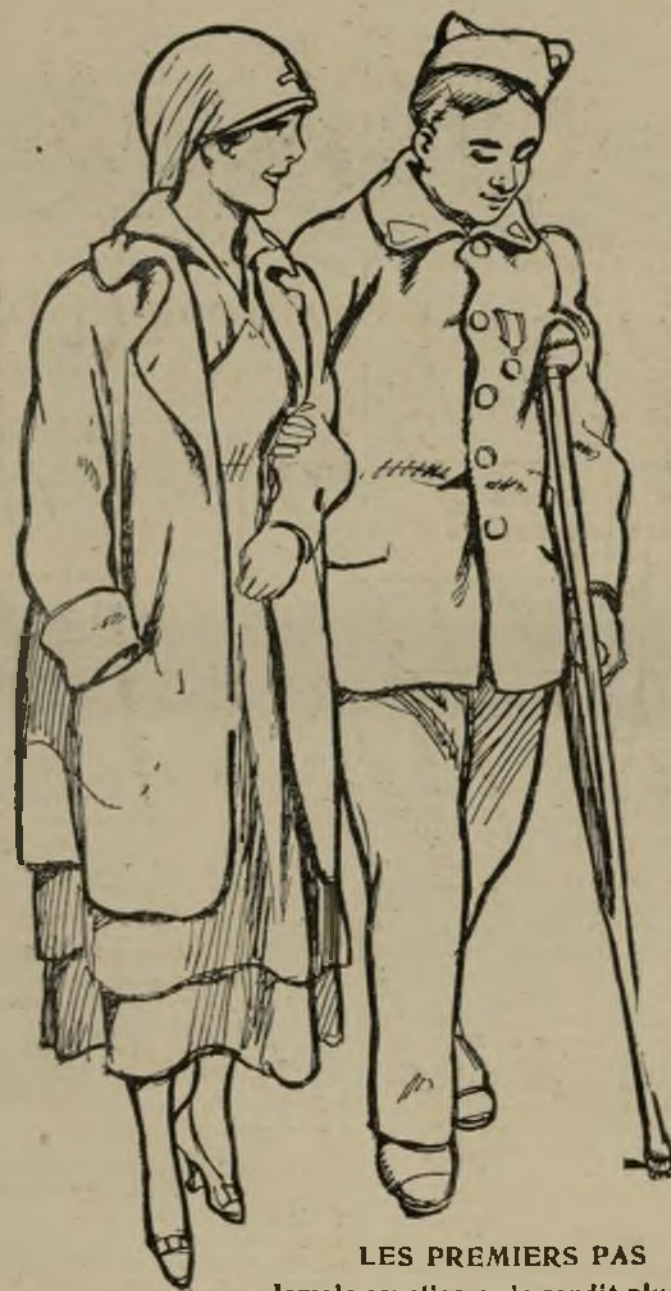


— Mais non... je vous assure que  
votre blessure vous va très bien...

— Je l'ai soigné; la Victoire  
guérira...



— Pourquoi n'es-tu pas sorti?  
— Parce que li major avait dit di  
montrer patte blanche...



LES PREMIERS PAS  
Jamais cavalier ne la rendit plus fière

La plus jolie silhouette  
de l'année.



Une jolie corbeille d'anges gardiens.



— Depuis qu'elle est infir-  
mière, elle n'a jamais si bien  
connu Paris...

F. Fabiano



## CONTRE UN MENSONGE ALLEMAND

## Les amis des cathédrales et la messe "Douce Mémoire"

Le *Te Deum laudamus* emplira un jour, « en actions de grâce », le vaisseau de notre basilique paroissiale. Notre-Dame de Paris, qui subit jadis l'abjecte et méprisable injure de l'avion allemand, élamera alors, dans le libre ciel de France, la victoire des Alliés. Mais, en attendant cette hymne glorieuse, les « Amis des Cathédrales » — qui déjà maintes fois, par le bienfait de la musique, dans les cadres architecturés les plus majestueux du monde, ranimèrent tant de cœurs blessés et renirent de l'azur en tant d'âmes endeuillées — ont eu l'heureuse pensée de de-



mander au cardinal Amélie l'hospitalité du magnifique sanctuaire pour y faire entendre la messe *Douce Mémoire*, écrite au seizième siècle par Roland de Lassus.

Le titre de ce noble ouvrage, le nom de ce grand musicien, en pleine guerre, n'ont pas été sans raison préférés par les organisateurs de cette pare fête d'art qui se déroulera sous les ogives de l'église métropolitaine dans la matinée du 8 mai. *Douce Mémoire* signifie assez clairement que les voix des chanteurs, dépassant la lettre du texte même, vont rejoindre, dans leurs petits cimetières épars, nos enfants morts, nos braves tombés depuis vingt mois pour le salut du monde. Et Roland de Lassus, pour quelques heures ramené au premier plan de l'actualité, ce sera encore un hommage rendu au génie de chez nous, en la personne d'un puissant précurseur, qu'aux temps jadis, alors qu'ils n'avaient pas de musiciens, les Allemands appelèrent chez eux pour qu'il leur donnât le secret du verbe sublime.

Celui qu'on nomma l'Orphée belge et le Prince des Musiciens, après de longs voyages, devenu en 1536 maître de chapelle à la cour de l'Electeur Albert de Bavière, y mourut d'ennui parmi les lourdauds muniçois. En ce temps, les princes d'Allemagne montraient une si singulière horreur envers leurs musiciens nationaux, qu'ils attiraient des Français, des Belges et des Italiens pour leur dérober la clef du Beau.

Quand la guerre sera achevée par la vaillance des armes unies, il faudra bien reprendre à pied d'œuvre, et pour vaincre nos ennemis sur ce terrain aussi, la question de la musique et des premiers qui, en Europe, en eurent la révélation. On devra dire et redire, et faire la preuve, sans passion, avec ce superbe calme de qui tient la main de la vérité, l'exacte et mesquine position des Germains, vers 1550, parmi les musiciens de leur siècle. Il sera équitable de reprendre à l'Allemagne, après l'Alsace-Lorraine, cette prérogative qu'elle réclame, insolomment, contre toute évidence historique, par la voix de ses musicographes, eu ce qui concerne le divin langage des sons.

On montrera la vraie origine de l'art musical de la Renaissance, dans le Nord français et chez les Belges qui continuèrent les traditions des trouvères d'Artois et de Picardie. On découvrira le Boëce savantasse en remettant à leur juste place Dufay de Cambrai et Ockeghen, Josquin Després et le Jannequin de « la bataille de Marignan », Pierre Delarue, toute une pléiade d'artistes de notre sang, jusqu'à ce Claude Goudimel qui alla fonder à Rome, lui Français de Besançon, l'école de musique où Palestrina fut son élève. On corrigera enfin — et nos amis Italiens seront les premiers à souscrire au geste rectificateur — cette opinion perfidement répandue par les Allemands, selon laquelle, au seizième siècle, il n'est de musique valable que la musique trop exclusivement qualifiée païestrinienne. Ainsi sera-t-il rétabli une certitude historique qu'il faut être professeur und doktor pour contredire avec sérieux : savoir qu'avant de

prendre son incomparable éelat, l'éblouissante école italienne fut formée par les maîtres franco-belges.

Quant à l'école allemande, elle vagissait aux jours où Roland de Lassus partit vers Munich parachever son bagage de deux milles œuvres, dont quarante-six messes et cent « magnificat ». Heinrich Schutz qui, le premier, fit connaître aux Tudesques la profonde réforme musicale dont l'Italie fut le théâtre, n'avait que neuf ans quand l'auteur de *Douce Mémoire* s'éteignit.

L'Allemagne, mère de la musique ? Non ! Disons bien haut, au moment où nous poursuivons l'œuvre de son châtiement, qu'autrefois nous lui avons appris le solfège, et qu'à travers la longue suite de ses maîtres on fit tissé hors de ses frontières unit Van Beethoven que réclame Louvain à de Lassus dont le Hainaut fut la patrie.

Le cardinal-archevêque de Paris, les « Amis des Cathédrales », leur éminent directeur musical M. H. Letocart, M. Louis Vienne aux grandes orgues, le chanoine Richard qui parlera sans doute de la musique française, vont concourir ainsi à une manifestation qui tout ensemble sera, par la qualité de l'œuvre choisie, de grand art, de pieux patriotisme, et l'on peut presque dire, de réhabilitation.

On ne prouvera jamais assez, et dans tous les domaines, que, quels qu'aient été les fruits dont elle fut, à l'occasion, parée, la kultur germanique a emprunté toutes ses grâces à des terroirs qui n'étaient pas le sien. Lui retirer l'honneur d'avoir inventé la musique des temps modernes, par une stricte rectification de l'histoire, serait une magistrale reprise, une conquête de prix. L'exécution de la messe *Douce Mémoire*, nous permet aujourd'hui de poser un jalou dans cet indispensable redressement des frontières de l'Esprit.

Pascal Forthuny.

## L'ordre du jour du Congrès des syndicats ouvriers

Le Congrès organisé par l'Union des Syndicats ouvriers du département de la Seine, et où 91 organisations syndicales étaient représentées par environ 275 délégués, a voté une résolution où, après avoir affirmé leur inébranlable attachement à l'Internationale prolétarienne, les congressistes déclarent :

La guerre actuelle, qui leur fut imposée par une caste avide de conquêtes et de domination, malgré tous leurs efforts pacifiques, ne leur fait rien abandonner de leurs espoirs de fraternité humaine, ni de leur idéal de transformation sociale.

Cette guerre doit être la dernière des guerres, et pour cela elle doit avoir pour aboutissant :

- 1° L'inviolabilité de l'indépendance des peuples ;
- 2° La suppression de toute diplomatie secrète ;
- 3° La limitation des armements, mesure qui doit préparer le désarmement général ;
- 4° L'application de l'arbitrage obligatoire pour tous les conflits entre nations.

Par-dessus les horreurs présentes, ils adressent à leurs camarades mobilisés l'expression de leurs sentiments de fraternité, les assurant de rester étroitement unis sur le terrain syndical, pour leur conserver les organisations, sauvegarde de leurs intérêts de classe.

Ils envoient aux mères, veuves et orphelins de leurs camarades morts, leurs sentiments de condoléances émuës, faisant serment de ne ménager aucun effort pour obtenir les compensations qui leur sont légitimement dues par le gouvernement.

Envoient leur salut fraternel aux prolétaires du monde entier et se séparent au cri de « Vive le Syndicalisme ! Vive l'Internationale ouvrière ! »

## Peu d'ouvriers ont "fait" hier le premier mai

Le Congrès annuel de la C. G. T. et de l'Union des Syndicats de la Seine ayant décidé que les syndicats, à l'occasion du 1<sup>er</sup> mai, agiraient à leur guise, selon les intérêts de leurs corporations respectives, certains groupements avaient résolu hier de chômer, d'autres de travailler comme de coutume, mais de convoquer leurs adhérents aux réunions du soir.

Les syndicats de l'alimentation, du bâtiment, de la chapellerie et de l'habillement, entre autres, avaient invité leurs membres à se croiser les bras. La Bourse du travail a donc vu arriver, dès 9 heures du matin, des charpentiers « en bois » et « en fer », des menuisiers, des terrassiers, des briquetiers-fumistes, etc., ayant arboré les uns l'églantine rouge, les autres, plus nombreux, le muguet, qui venaient dans les bureaux de leurs syndicats faire pointer leur carte. Les syndiqués de la chapellerie ont agi de même, 49, rue de Bretagne.

Mais, de part et d'autre, le chiffre des chômeurs a été plutôt modeste.

Ceux des syndicats qui appartiennent à la Fédération des métaux avaient, au contraire, décidé de ne pas chômer et de consacrer leur salaire du 1<sup>er</sup> mai à des œuvres de solidarité ouvrière. Tous se sont rendus le soir à des réunions diverses. Quelques groupes d'artistes musiciens, qui ont entendu protester par le chômage contre certains directeurs de cinémas, s'étaient joints à eux.

## POUR UNE ASSOCIATION FRANCO-HOLLANDAISE

## Des mains qui se tendent vers la France

LA HAYE (De notre correspondant particulier). — A la faveur de l'alerte qui vient de secouer le peuple néerlandais, les Allemands ont essayé de pêcher en eau trouble et de faire croire que les Alliés caressaient toute sorte de projets dangereux pour la Hollande. Les Allemands en sont pour leurs frais. Les petites malices de M. von Kuhlmann et de M. le baron von Humboldt, consul général d'Allemagne à Amsterdam, ont été percées à jour. Les sympathies naturelles du peuple hollandais pour la France et ses alliés n'ont pas été entamées.

Nous n'en voulons pour preuve que la constitution d'une association Hollande-France, dont une nouvelle vient d'être lancée immédiatement après la crise. Les fondateurs de cette association comptent parmi les personnalités les plus remarquables du monde littéraire, artistique, scientifique, universitaire hollandais. Ils espèrent qu'à la constitution du premier comité répondra celle d'un comité France-Hollande analogue à France-Suède et France-Amérique. Nous avons pu d'ailleurs prendre connaissance d'une lettre qu'ils comptaient adresser à plusieurs personnalités françaises et dont voici un passage intéressant :

Nous serions heureux de pouvoir compter sur votre précieux appui. Si vous vouliez faire partie de ce comité, le succès de notre projet serait en grande partie assuré.

Les moyens qui pourront nous permettre d'atteindre le but seraient à discuter entre les deux comités. Nous songeons à organiser des conférences de savants et de littérateurs français, des expositions de peinture française, des auditions d'œuvres musicales françaises. Pour que notre entreprise soit durable, il s'agira d'autre chose encore. Nous voudrions composer des catalogues de travaux scientifiques français et hollandais, afin d'empêcher que les revues et les manuels allemands continuent à avoir le monopole ou du moins à dominer dans l'enseignement de nos universités, surtout dans l'enseignement des sciences techniques. Il y a là un terrain admirable à cultiver. Notamment il nous paraît urgent que les éditeurs français nous aident plus que par le passé à faire connaître ici leurs publications.

N'est-ce pas qu'une sympathie ainsi exprimée a quelque chose de touchant ? Ce n'est pas la première manifestation de ce genre que les spectateurs attentifs ont pu voir en Hollande. Ils savent quelle réception on y a réservé aux soldats français évadés d'Allemagne ; ils connaissent la *Revue de Hollande*, consacrée à défendre ici la culture française et savent quel accueil chaleureux le public réserve à toutes les manifestations de l'art français et de la pensée française.

Ajoutons que le comité hollandais se compose provisoirement de MM. J.-A. Barrau, professeur de mathématiques à l'Université de Groningue ; W.-G.-C. Byvanck, directeur de la bibliothèque royale de la Haye ; H.-F.-J. Houben, vice-consul de France à Maastricht ; J. de Meester, homme de lettres, rédacteur au *Nieuwe Rotterdamse Courant* ; J.-L. Pierson, pasteur de l'Eglise réformée à Groningue ; J.-J. Salverda de Gravo, professeur de philologie romane à l'Université de Groningue ; Mlle C. Serrurier, privat docent de littérature française à l'Université de Leyde ; MM. P. Waikhoff, professeur au lycée classique de Hilversum, collaborateur à la *Revue de Hollande* ; Ph. Zilchen, critique d'art et aquafortiste de La Haye.

D'autre part sont invités, en France, MM. Paul Adam, Appell, Bedier, Benedite Bergson, Bioche, Bourgeois, Boultroux, Brisson, Durkheim, Georges Gaillard, J. Gautier, Lanson, Lavis, Francis de Miomandre, Pierson, Jules Sagef, Siegfried, Weiss, et Mme Judith Cladel.

## Les académiciens français à Madrid

MADRID, 30 avril. — MM. Imbart de la Tour, Bergson, Widor et Perrier membres de l'Institut, sont arrivés à Madrid. Une réception enthousiaste les attendait à la gare. On remarquait M. Helouis-Lanthier, représentant l'ambassade de France ; M. Mombrun, président de la Société française ; de nombreux membres de la colonie française ; les délégations de l'Athénée, du cercle des étudiants, des artistes, des littérateurs et divers autres représentants des milieux intellectuels madrilenos.

Après les présentations, qui furent empreintes d'une vive sympathie, la foule a accompagné les académiciens jusqu'à leur hôtel.

Plusieurs solennités sont préparées en l'honneur des voyageurs.

**ECOLE** Boulevard Wilsonnière, 19  
Rue de Rivoli, 59 **PIGIER**  
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.



## Donnez le deuxième galon à tous les sous-lieutenants après deux ans de grade

La loi du 26 mars 1891 a réglé le passage du grade de sous-lieutenant à celui de lieutenant, et toutes les armes, d'une manière automatique après deux ans d'exercice dans le premier grade.

Cette disposition concerne, en temps de paix, spécialement l'armée active, et il est naturel que des dérogations y aient été apportées à l'égard des officiers de complément. Ceux-ci obtiennent même bénéfice lorsqu'ils proviennent des sous-lieutenants démissionnaires ou des sous-officiers traités, ou, enfin, des élèves de quelques grandes écoles civiles ; mais tous les autres, et c'est le plus grand nombre, ne sont promus lieutenants qu'après quatre ans.

Le maintien de ces exceptions est-il compatible avec l'état de guerre qui dure depuis bientôt quatre ans ?

Les lois organiques militaires des 24 juillet 1873 et 13 mars 1875 ont défini dans les termes suivants la situation des officiers de complément lorsqu'ils sont appelés pour des manœuvres ou en cas de mobilisation :

« Les officiers de réserve et de l'armée territoriale, pendant la durée de leur présence sous les drapeaux, sont considérés comme étant en activité, mais ils ne peuvent se prévaloir des grades qu'ils ont occupés ou obtenus pendant ce temps pour être maintenus dans l'armée active. »

La combinaison de ce texte avec celui de la loi de 1891 précitée paraît donc décisive, et des dispositions exécutives qui ne s'harmonisent plus avec les principes légaux ne peuvent, semble-t-il, demeurer en vigueur.

Un décret pris pendant la guerre, à la date du 10 octobre 1914, est bien entré dans la voie de simplification, mais, pour l'avancement au choix seulement. Il spécifie que les officiers de réserve de territoriale seront traités, sous ce rapport, dans les mêmes conditions que ceux de l'armée active, tout en n'étant promus qu'au titre des réserves ; le passage de ces officiers dans l'armée active est réglé par d'autres dispositions. Tout officier, quel qu'il soit, peut donc être l'objet d'une promotion au choix même dans les conditions exceptionnelles que prévoit la loi de 1891, c'est-à-dire sous déduction de moitié du temps d'ancienneté ordinaire, soit, pour les sous-lieutenants, après un an, et même sans aucun minimum de grade quand il s'agit d'actions d'éclat.

Ces mesures, parfaitement justifiées, permettent de reconnaître et de différencier la valeur des services et laissent une large place à l'émulation et à la mérité ; aucune objection de cet ordre ne peut donc être faite, en général, à l'avancement des sous-lieutenants à l'ancienneté après deux ans. Le décret d'octobre 1914 n'en a pas moins maintenu, à cet égard, les règles antérieures du temps de paix.

Or, les catégories d'active, de réserve ou de territoriale ont été supprimées ou, pour mieux dire, abolies par la loi du 5 août 1914, quant à leur emploi dans les opérations et sur le champ de bataille ; il n'y a plus que l'armée nationale opposée à l'ennemi ; dans toute situation les devoirs et les périls sont les mêmes. A cette unité ne faut-il pas que correspondent une égalité de traitement, une identité de droits et de prérogatives ? Beaucoup de sous-lieutenants de réserve comptent déjà plus de trois années de grade et vingt mois de dure campagne. Une autre considération en outre en ligne de compte : les sous-lieutenants nommés au cours de la guerre l'ont été soit au titre de la réserve, soit au titre de l'armée active, suivant et par le seul fait qu'ils appartiennent à des classes de recrutement normalement assés dans la réserve, ou encore dans l'armée active. Il s'ensuit que ces derniers, les plus jeunes, se trouveront bientôt, à l'expiration de leurs deux ans, automatiquement promus lieutenants, tandis que les autres, ayant même origine, mêmes titres et plus d'ancienneté, resteront sous le régime des quatre ans. Une telle et si injuste anomalie doit être évitée.

Administrer c'est prévoir. Voir largement est aussi de circonstance quand il s'agit de nos combattants, qui ne marchent ni leur sang ni leur vie. Que tous nos valeureux jeunes officiers reçoivent donc leur deuxième galon uniformément et au plus tard après deux ans, c'est équitable et c'est légal.

Commandant V...

## DANS LA MARINE

Commandements de la marine. — Sont nommés : les capitaines de vaisseau Lannade, à Boulogne-sur-Mer ; Fauque, à Dieppe ; de Marguerye, à Rouen ; Mauros, à Rochelle ; Guillon, à Bordeaux ; le capitaine de frégate Morot, à Calais.

## TRIBUNAUX

### Les droits des séquestres

M. Berne, avocat à Nantua, était nommé, le 17 octobre 1914, séquestre de la maison allemande Sippel et Cie, dont le siège est à Bellegarde (Ain).

Sachant que la maison boche était en relations d'affaires avec la maison Cary aîné, 29, avenue de la République, à Paris, M. Berne demanda à celle-ci de lui dresser un inventaire des marchandises allemandes en dépôt et de lui donner communication des livres et des pièces de comptabilité. M. Cary s'y refusant, le séquestre porta plainte. Par ordonnance de M. Drioux, juge d'instruction, M. Cary aîné fut déféré au tribunal correctionnel. Hier, la dixième chambre l'a condamné à trois mois de prison avec sursis et 200 francs d'amende, en vertu de l'article 2 de la loi du 1 avril 1915 sur les séquestres.

### La loi de sursis en Conseil de guerre

Le soldat Hersant, du 119<sup>e</sup> d'infanterie, classe 1910, apprenant que son régiment allait partir pour le front, voulut se rendre à Nonfleur pour embrasser ses parents. Le 17 mars, il s'élipsait après l'appel, et, le 20, il se constituait prisonnier à la gendarmerie de Nonfleur. Pour son malheur, il était porté déserteur depuis minuit. Il comparait hier, devant le deuxième conseil de guerre, présidé par le colonel Chartier.

Le capitaine Montel, commissaire du gouvernement, ne s'est pas opposé à l'admission des circonstances atténuantes en faveur du jeune soldat.

Après plaidoirie de M<sup>e</sup> Michaudel, le conseil a fait la première application de la loi de sursis et a infligé six mois de prison au soldat Hersant, en raison de ses bons antécédents, de sa jeunesse et des regrets qu'il a manifestés à l'audience.

### Meurtrier pour une photographie

En février dernier, le soldat Volsin, mobilisé dans une usine, était renvoyé au front pour incapacité professionnelle. Avant de partir, il se rendit chez Mme Fugain, 55, rue Sautroy, et, comme celle dernière refusait de lui donner une photographie, Volsin la frappa d'un coup de baïonnette. Arrêté, le soldat meurtrier manifesta des regrets pour l'acte qu'il venait de commettre. Après plaidoirie de M<sup>e</sup> Simon-Juquin, le deuxième conseil de guerre l'a condamné, hier, à six mois d'emprisonnement.

## INFORMATIONS JUDICIAIRES

### La baronne de Vaughan victime d'escrocs

La baronne de Vaughan ayant porté plainte au Parquet contre plusieurs individus, sujets grecs, qui, par menaces, avaient tenté de l'escroquer, M. Boucard, juge d'instruction, a été chargé d'ouvrir une information. Le magistrat a reçu, hier, les déclarations de la plaignante.

### L'INCENDIE DE BILLANCOURT

La nuit dernière, vers 3 h. 1/2, une formidable explosion mettait soudain en émoi tout le quartier de l'église, à Billancourt, tandis que, dans le jour naissant, montaient d'épaisses colonnes d'une fumée noire.

Aussitôt, l'alarme fut donnée. Le feu sévissait dans une fabrique de caoutchouc située rue du Vieux-Pont-de-Sèvres et appartenant à M. Arthur Gobert.

Les premiers, les pompiers de la caserne de Grenelle arrivèrent sur les lieux du sinistre, bientôt secondés par ceux de Boulogne, de Paris et un détachement du 13<sup>e</sup> régiment d'artillerie.

Un service d'ordre, composé de soldats en armes et de gardiens de la paix, maintint à distance la foule déjà compacte, en dépit de l'heure matinale.

La fabrique, malgré tous les efforts des pompiers, ne fut bientôt plus qu'un brasier, mais les maisons voisines avaient pu être préservées.

C'est à 6 h. 1/2 seulement que les pompiers furent véritablement maîtres du fléau.

Les dégâts matériels sont considérables. Il n'y eut aucun accident de personnes ; seuls deux chevaux, qui n'ont pu se sauver de l'écurie où ils étaient enfermés, ont été horriblement calcinés.

De nombreux ouvriers vont se trouver réduits au chômage.

L'incendie ne saurait être attribué à la malveillance. D'après la première enquête, on suppose qu'il a pris naissance dans une salle où se trouvait emmagasiné du caoutchouc mouillé voisinant avec de nombreux bidons d'acides divers servant à la « régénération » du vieux caoutchouc.

## "EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes  
qui lui sont envoyées par ses  
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à ses bureaux.

## L'ouverture de la session des Conseils généraux

### On y proclame la nécessité de l'Union sacrée

La première session des conseils généraux pour 1916 s'est ouverte hier dans tous les départements.

En ouvrant la session du Conseil général de la Charente-inférieure, dont il est président, M. Combes, ministre d'Etat, s'est réjoui des effets de l'Union sacrée.

Mes amis, a-t-il dit, qu'il doit en coûter peu à l'homme public, comme au simple citoyen, de s'astreindre à l'oubli de soi-même, de ses opinions, et même de son intérêt propre, quand il a devant les yeux les magnifiques exemples de dévouement à la patrie que nos soldats nous donnent à tous les moments du jour. Qui, rien n'est plus propre que de tels exemples à consolider cette union sacrée, ce juste titre d'union sacrée, qui a rapproché et qui maintient côte à côte les partis politiques de toute nuance et les divers groupements, exception faite de fanatiques inconséquents, dans une même communauté de vues et d'aspirations.

Est-il téméraire d'espérer qu'il restera après la guerre quelque chose de cette union, quand une victoire délatante en aura montré et fait ressortir les splendides effets ?

M. Antonin Dubost, président du Conseil général de l'Isère, a rendu hommage à l'admirable tenue du peuple de France :

C'est ainsi, a-t-il dit, que le peuple, acceptant la tactique la plus contraire à son tempérament, a compris que la victoire ne sera pas enlevée par une audace, générale et sanglante opération, mais élaborée méthodiquement par l'usure progressive et déjà visible de nos adversaires. C'est ainsi qu'il a compris que l'effort des Alliés, après les préparations nécessaires, allait répondre pleinement au sien et l'achever. Et l'ayant compris, il a fait confiance à son gouvernement, à son parlement, à ses chefs militaires (Applaudissements.)

Saluons donc le peuple, véritable héros de cette guerre ! Saluons son courage devant la mort, sa résignation devant la douleur, son ardeur au travail, sa patience intelligente, sa fidélité à l'union sacrée !

M. Astier, président du Conseil général de l'Ardèche, a invité ses collègues à faire le serment de rester unis pour la libération et la grandeur de la patrie et à se mettre à l'œuvre, confiants dans les destinées de la France immortelle.

M. Lintilhac, président du Conseil général du Cantal, a fait un discours très concis :

La lutte des soldats de la République pour la patrie et pour la liberté, pour le droit et pour la civilisation a atteint son paroxysme et va tendre vers sa fin, a-t-il dit. Auprès de la gravité du moment présent, toute parole languit et semble vaine.

Bornons-nous donc à sentir, dans la volonté de la victoire décisive et dans la fièvre de tous les sacrifices nécessaires, nos cœurs battre à l'unisson avec ceux des héros qui sauvent la France.

Au Conseil général du Doubs, M. Métin, ministre du Travail, a fait adopter un vœu tendant à maintenir plus étroite que jamais cette union de tous qui fait le désespoir de nos ennemis et qui est l'instrument nécessaire de la victoire.

A Rouen, M. Paul Bignon, député, président du Conseil général de la Seine-inférieure, a affirmé la résolution des Alliés de lutter jusqu'au bout :

Le dogme de la victoire et de l'infailibilité militaire allemandes ne rencontre plus, à travers le monde, que des sceptiques, a-t-il dit.

Les Alliés n'ont pas le droit de déposer les armes avant d'avoir brisé sans retour la puissance d'asservissement méthodique et de barbarie savante que constitue l'Allemagne prussienne. Ils n'ont pas le droit, pour une paix qui ne serait pas la revanche complète de la morale et du droit, de trahir ainsi la mémoire de tous ces héros qui sont morts pour leur patrie.

C'est pourquoi les Alliés sont résolus à poursuivre jusqu'au bout leur tâche libératrice.

La plupart des conseils généraux ont adressé, d'autre part, leur salut aux combattants.

### Après la Conférence interparlementaire du Commerce

Les représentants des nations alliées à la Conférence interparlementaire du Commerce quitteront Paris jeudi soir seulement.

Avant de regagner leurs pays respectifs pour y rendre compte à leurs gouvernements des vœux qui ont été adoptés par la Conférence, les délégations étrangères ont, en effet, manifesté le désir d'être autorisées à visiter certains points de notre front. Grâce à un accord intervenu avec le grand quartier général, satisfaction leur a été donnée et un certain nombre d'entre eux ont été conduits dès hier matin dans la région du Nord. D'autre part, cette visite ne pouvant se faire que par voyages successifs, d'autres délégués iront, en attendant leur tour, visiter les manufactures de Sévres et des Gobelins.

En présence du succès de la manifestation internationale du commerce qui vient d'avoir lieu, les présidents des délégations étrangères ont adressé au roi des Belges, qui en juin 1914 avait pris, à Bruxelles, l'initiative de la constitution de la Conférence, des télégrammes de félicitations.



# Le parlementaire

— Embusqué ? Moi ?  
— Parfaitement. Le roi des embusqués !  
— Suzanne !  
— Mais regarde-toi plutôt dans la glace : le teint vermeil, gras comme un moine, tu respirez la force et la santé par tous les pores. Et cependant tu n'es poilu que par la barbe.  
— Tu oublies...  
— Quoi ? Que tu es député ? La belle excuse ! Tu devrais précisément donner l'exemple.  
— Si tu parlais sérieusement, je te répondrais que six cents fusils de plus ou de moins dans les tranchées n'avanceraient pas d'une seconde l'heure de la victoire, tandis que six cents députés délibérant dans les commissions parlementaires font une œuvre plus utile qu'on ne croit et contribuent, mieux que sur les champs de bataille, à la défense nationale... Mais j'espère que tu plaisantes...  
— Bien sûr, mon grand bébé... pardon, mon Gambetta ! Je serais trop malheureuse si je te savais exposé, toi, mon gros chienchien, aux coups de ces sales Boches.  
— Sans être mobilisé, je ne suis pas à l'abri de leurs obus, de leurs balles ou de leurs gaz délétères : en ma qualité de membre de la commission de l'armée, je suis appelé à partir, d'un jour à l'autre, pour le front.  
— Pfff ! Quelle affaire ! Tu voudrais me faire peur ? Mais je sais bien qu'en pareil cas tu ne risquerais pas grand-chose !  
— Eh ! C'est vite dit. Les marmites ne font pas de différence entre poilus et civils.  
— Je n'ai pourtant jamais entendu dire, répliqua d'espiègle Suzanne, qui avait toujours le dernier mot, qu'un sénateur ou un député soit tombé au cours d'une de ces missions.  
— Parbleu, fit Letourneur, vexé de cet innocent persiflage, c'est simplement une affaire de proportions : c'est comme pour les généraux : s'il en meurt moins que de soldats, c'est qu'ils sont moins nombreux.  
— Sans doute. N'empêche...  
— Eh bien ! ton optimisme me met à l'aise pour t'apprendre ce que je voulais te cacher jusqu'au dernier moment : je pars après-demain pour Verdun, avec Séverac, Maffre et Bourdin.  
— Vrai ?  
— Vrai.  
— Chouette ! Tu m'emmènes ?  
— En mission officielle ? Voyons, tu n'y penses pas !  
— Moi qui rêve depuis si longtemps d'aller faire un tour là-bas ! Dis, mon Loulou, tu veux bien ? Je brûle d'entendre le canon.  
— Ce n'est pas possible, tu le sais bien. Et puis, quoi que tu en dises, une pareille excursion n'est pas sans danger.  
— Raison de plus ! J'ai bien le droit de courir les mêmes risques que toi ! La femme doit suivre partout son mari...  
— Sauf à la guerre. N'oublie pas qu'on se bat — et furieusement — de ce côté-là.  
— C'est pourquoi je veux y aller...  
— Allons, Suzon, n'insiste pas ; sois raisonnable.  
— Voilà bien l'égoïsme des hommes : quand il y a quelque chose d'intéressant à voir, il n'y en a que pour eux seuls !  
— Ne boude pas. Si tu es bien gentille, je te rapporterai de là-bas un éclat d'obus, ou un casque, tiens, avec la tête du Boche dedans...  
Cette tartarinade fit rire Suzanne et mit fin à la querelle.

Le surlendemain, Letourneur, ayant revêtu pour la circonstance un costume de chasse, avec d'élégantes jambières de cuir jaune, et coiffé de la casquette plate qu'à l'imitation de nos amis les Anglais arbore, pour ses voyages aux armées, le président Poincaré, parti, en compagnie de ses trois collègues, pour le champ de bataille où, depuis près de deux mois, l'effort allemand se brisait contre nos lignes infranchissables.  
Débarqués à la lisière de la zone des opérations, ils gagnèrent à pied le poste de commandement le plus proche, où un capitaine leur fit le plus aimable accueil, se mettant tout à leur service pour leur faciliter leur tâche et les priant d'abord à déjeuner.  
Bien que l'endroit ne fût pas des plus exposés, ils y reçurent néanmoins le baptême du feu, deux ou trois marmites ayant, en moins d'une heure, fait explosion dans le voisinage. Aussi Bourdin, Maffre et Séverac, qui s'étaient, en bons bourgeois, contentés d'endosser pour cette expédition d'amples manteaux d'automobile par-dessus leurs démocratiques

vestons et de se coiffer de chapeaux mous, et dont l'humeur répondait à ce pacifique équipement, jugèrent-ils plus prudent de s'en tenir là, déclarant qu'ils en avaient assez vu et que la conversation qu'ils venaient d'avoir avec leur hôte les avait suffisamment renseignés.

Seul, Letourneur exprima le désir de pousser plus loin. Costume oblige. Il ne pouvait décemment pas s'être affublé de façon aussi martiale pour une simple promenade à l'arrière ; il ne voulait pas rentrer à Paris sans avoir visité une tranchée de première ligne, afin de pouvoir poser au héros devant la modeste Suzanne, soudain retournée et frappée d'admiration. Ne lui fallait-il d'ailleurs pas aller ramasser à l'avant le trophée qu'il avait promis de rapporter ?

Le capitaine lui fit observer, en s'en excusant, qu'il ne pouvait l'accompagner, étant, ce jour-là, tout seul dans son gourbi, qu'il partageait d'habitude avec un lieutenant ; mais il ajouta que si, à défaut d'un officier, Letourneur voulait accepter pour guide un simple poilu, il était facile de le satisfaire ; et, sur sa réponse affirmative, appelant un de ses hommes :

— Voici, lui dit-il, monsieur, qui est un parlementaire et que tu vas mener jusqu'au poste d'écluse. Je te le confie. Ramène-le-moi sans encombre.

Sous les regards émerveillés de ses collègues, Letourneur emboîta crânement le pas à son cicerone, qui, de boyau en boyau et de bourbier en bourbier, le conduisit, en l'invitant à baisser la tête aux passages dangereux, jusqu'aux positions avancées. Mais là, un sergent, surgissant soudain d'un abri, leur barra la route et, interpellant son subordonné :

— Où vas-tu ? lui demanda-t-il. Et qu'est-ce que c'est que ce type qui est avec toi ?

— C'est un parlementaire...  
A ce mot, le sous-officier sursauta :  
— Un parlementaire !  
Et, cramois d'indignation :  
— Triple gourde ! hurla-t-il. Et c'est comme ça que tu le promènes ? Attends un peu...

Tout en dardant sur l'intrus un œil courroucé, il avait tiré de la poche de sa capote un sordide torchon, qui avait dû être jadis un ample mouchoir à carreaux, mais qui n'avait pas connu la lessive depuis bien longtemps, et qu'en dépit de ses vaines protestations il appliqua sur le visage de Letourneur, suffoqué par un affreux relent d'ail, d'huile rance, de tabac et de crasse. Tout en le mouant avec force, il continuait à gourmander le soldat ahuri :

— Tu ne sais donc pas, espèce d'andonille, qu'on ne doit pas laisser un parlementaire franchir les lignes sans lui avoir bandé le yeux ? Tu veux sans doute que, de retour chez les Boches, il aille leur raconter tout ce qu'il aura vu chez nous ? Si je le flanquais quatre jours pour l'apprendre la théorie ?... Tiens, le voilà ficelé comme il le mérite... Allons, ouste ! Demi-tour, et mène-moi cet oiseau-là au poste de commandement.

Comprenant trop tard la méprise dont il était l'objet, Letourneur, dont la colère du sergent avait d'abord couvert la voix, n'osait plus se risquer à protester depuis qu'il avait senti le pan visqueux de l'immonde bandeau lui frôler les lèvres. Et comme, au geste qu'il avait ébauché pour l'en écarter, un menaçant « A bas les pattes ! » du sergent lui avait fait perdre du coup toute velléité de résistance, il se laissa, penaud et furieux, reconduire jusqu'au gourbi du capitaine, où ses collègues, en le voyant arriver dans cet équipage, lui firent une réception qu'il ne devait pas oublier de bien longtemps.

André Avèze.



GUIDO BACCELLI, le célèbre médecin italien mort récemment et dont on a inauguré hier, comme nous l'avons dit, le monument à Rome

# Les "vient de paraître"

L'Internationale et le Pangermanisme  
par EDMOND LASKINE

Ce livre vient admirablement à son heure. Tels s'ot-rusquaient assurément des prétentions pangermanistes avant la guerre, mais avaient la candeur d'y apercevoir la robuste résolution d'une race d'agréger tous ses éléments actifs pour peser en bloc sur le monde. C'était redoutable, mais, disaient-ils, nous apôtres « au point de vue ethnique, ça avait de l'allure. »

Tels autres, bien qu'aussi peu socialistes que possible, s'offraient le dilettantisme de fréquenter les théories de l'Internationale, et d'y voir « oh ! bien que partiellement irréalisables », affirmant-ils, « une sorte de clé pour un illusoire bonheur humain. »

Rapprochant l'Internationale et le Pangermanisme, l'auteur, ici, démontre comme l'influence boche réussit à faire, somme toute, de cet instrument de cela, comment la Sozialdemokratie d'outre-Rhin canalisée au profit de l'Allemagne, les aspirations, ou généreuses ou outrées, de l'Internationale. Il souligne enfin la façon qu'eurent les socialistes allemands de poser bas le masque dès le 2 août 1914. Ce livre, exposant avec netteté un concept de socialisme national, s'achève ainsi : « La guerre a manifesté le mensonge d'une organisation qui juxtaposait les soldats du droit aux soldats du pangermanisme pour subordonner les premiers aux seconds. »

\*\*\*

Poètes d'hier et d'aujourd'hui, par G. WALCH

Ce recueil constitue un heureux supplément à une anthologie des poètes français contemporains, antérieurement parue. Il devait paraître en septembre 1914. Il sort aujourd'hui seulement, augmenté d'une contribution à l'œuvre du poète Charles Dumas, glorieusement mort devant l'ennemi. Soixante poètes, parmi lesquels de très jeunes et d'autres, ma foi, assez vieux, royalement en ces pages. Comme en tout bouquet de poésie, il y a des fleurs déjà fanées, certaines même n'eurent jamais grand parfum. Mais presque la majorité des tiges ici nouées en gerbe portent des corolles aimables et parfois superbes, qu'avons-nous donc à nous plaindre ?

\*\*\*

L'Alsace-Lorraine, par A. PRIGNET.

Son histoire, son héroïsme, son martyre, ses aspirations sont condensés, là, par un blessé de Reuséjour, qui a consacré ses loisirs à écrire ce livre d'hommage aux provinces chères. Il eût pu moins bien employer son temps. Son projet était de « vulgariser » pour la jeunesse de grandes vérités inoubliables et qu'il était précieux et juste de rappeler aux générations montantes au moment où déjà on peut présager le prompt retour de l'Alsace et de la Lorraine au giron maternel. C'est bien ce que déclare Daniel Blumenthal, ancien maire de Colmar, dans sa préface.

Comme l'auteur lui-même, nous espérons que cet ouvrage sera favorablement accueilli par la classe 1924.

\*\*\*

L'Effort des Jeunes (Montpellier).

C'est une revue mensuelle. Elle a deux ans, et on y trouve une foule de choses, sincères, gentilles — notamment dans son numéro de Pâques — que souvent on chercherait en vain dans des revues de vieux. Cette revue s'est donnée pour objet de « réunir les œuvres des jeunes gens de toute la France, et de propager parmi eux le culte des lettres françaises en exaltant leur sentiment national ». C'est un beau programme, n'est-ce pas ? Dans le fascicule qui est sous nos yeux, Albert Maurel, de Montpellier, fixe précisément ce qu'est le devoir des jeunes et dit fort bien ce qu'est ce devoir : « Une charité affectueuse et l'obligation de garder une attitude digne pendant que d'autres se font tuer pour nous. »

Bayonne, Nîmes, Paris, Montpellier, Avignon, Albi, Troyes, Auch, Châteauroux, d'autres villes répondent à cet appel par des accents aussi généreux.

Ah ! jeunesse ! disions-nous, en riant et en exultant les perçailles des adolescents. Il faut croire que, après la guerre, en présence de ces graves et beaux jeunes gens qu'elle nous forge, nous donnerons à notre exclamation un sens plus fier et plus respectueux.

## Faits divers

### La foudre tombe sur la gare du Nord

Vers deux heures de l'après-midi, hier, un violent orage a éclaté sur Paris. La pluie n'est pas tombée en grande abondance, mais de formidables coups de tonnerre se sont fait entendre.

La foudre est tombée sur la gare du Nord, où elle n'a causé que des dégâts matériels de peu d'importance.

### Le feu

Un incendie qui menaçait de prendre d'importantes proportions s'est déclaré, hier matin, vers dix heures et demie, dans une usine de celluloïd, exploitée par MM. Sergent frères, 53, rue des Fêtes.

Vers onze heures et demie tout danger était conjuré.

Les dégâts sont importants, mais il n'y a pas eu d'accident de personnes.

Le préfet de police et le colonel des pompiers se trouvaient sur des lieux du sinistre.

### Un meurtre mystérieux

Dans la matinée d'hier, les gardiens de la paix découvrirent en face du numéro 50 de la rue Belvoir, étendue dans une mare de sang, une femme paraissant âgée de vingt-cinq ans.

L'enquête n'a pu établir exactement l'identité de la victime dont le cadavre a été transporté à la Morgue, aux fins d'autopsie, par les soins du commissaire de police du quartier du Combat.



## BLOC-NOTES

## NOUVELLES DES COURS

S. A. R. l'infant don Carlos a quitté Madrid pour retrouver  
S. A. R. l'infante Louise d'Orléans à Villamanrique.

## INFORMATIONS

Nous relevons, parmi les citations à l'ordre du jour, celle de :  
Xavier Rebmeister, du 1<sup>er</sup> d'infanterie : « Le 13 octobre 1915, a défendu toute une nuit à la grenade un barrage contre des contre-attaques ennemies incessantes et a maintenu la position. »

## NAISSANCES

— La comtesse Max de Bellefont, née Pineiro, vient de donner le jour à une fille qui a reçu le prénom de Marie-Christine.  
— Mme Edouard de Dartin, femme du capitaine actuellement à Salonique, a mis au monde une fille : Française.

## DEUILS

— On annonce la mort de lord Standen, décédé à Londres.  
— De Buenos-Aires :  
« Les obsèques de Mme Jullien, femme de S. Exc. le ministre de France près la République Argentine, ont été importantes. Le vice-président de la République, les ministres, les autorités, les diplomates, l'élite de la société argentine, la colonie française y assistèrent. On remarquait de nombreuses et magnifiques couronnes, notamment du ministre des Affaires étrangères, du Comité patriotique, des principales sociétés françaises, de l'Agence Havas. M. Jullien continue à être l'objet de vifs témoignages de sympathie. »

## Nous apprenons la mort :

De M. Louis Le Gall, ancien chef de cabinet du président Félix Faure, trésorier-payeur général du Nord, ancien commissaire-contrôleur de la marine, commandeur de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, 8, boulevard Maudslayi, âgé de cinquante-cinq ans ;  
Du colonel Velly, commandant une brigade d'infanterie, mort dans un hôpital du front des suites de blessures reçues au cours d'un récent combat, âgé de cinquante-huit ans, officier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée ;  
De M. A. Lambert de Beaulieu, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats près la Cour de Douai, décédé âgé de quatre-vingt-quatre ans, en son hôtel rue de Chamilleilles ;  
De Mme Eugène Troncin, décédée à Paris âgée de soixante-trois ans ;  
De Mme de Faultrier, née Marie-Anne de Klingstein, décédée à Vézir-le-François ;  
Du commandant Perruche de Velna, officier de la Légion d'honneur, commissaire du gouvernement près le conseil de révision de Briouay. Il laisse trois fils, MM. André Perruche de Velna, prisonnier en Allemagne ; Georges Perruche de Velna, sous-lieutenant au 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie, et Jean Perruche de Velna ;  
De M. Ferdinand Benjamins, décédé en son domicile, 30, boulevard Malesherbes ;  
De Mme Gomon, née Renaud d'Avesnes des Melcoires, décédée en son domicile, 34, rue de Grenelle ;  
De M. Léon Payen, administrateur d'immeubles, décédé en son domicile, 56, rue Truffaut ;  
De M. Jean de Bernard de Breil, décédé à Paris, 2, avenue de Camille, âgé de seize ans, fils du comte Henri de Bernard de Breil et de la comtesse née de Richelieu de La Coudre ;  
Du lieutenant aviateur Marc Malcor, victime d'un accident en allant effectuer un bombardement, fils du général Malcor et frère de deux officiers au front.

## LES CHAPEAUX LÉGERS

Si la toque fit fureur au début du printemps, elle est actuellement très abandonnée au profit du grand chapeau. Les larges plateaux Louis XVI et les canotiers aux ailes très déployées se disputent nos faveurs. Pour toujours aller, le petit chapeau est plus pratique ; il ne donne point de prise au vent et maintient bien la coiffure à sa place. Mais, par une belle journée au soleil brillant, à la lumière un peu crue, le grand chapeau est bien seyant avec sa passe étalée qui noie d'une ombre pleine de charme les yeux et le haut du visage. Les grands Louis XVI, dégageant bien la nuque et qui semblent relevés au gré de la fantaisie, ont une allure très élégante et complètent bien les robes de taffetas actuelles. Celui-ci est en crêpe français teinté « ficelle » à bord tout ourlé ; il est simplement piqué d'une rose avec un nœud négligemment noué en cache-peigne venant se nicher dans le moussieux rouleau des cheveux tordus en casque.

Jeanne Farmant.



Chapeau de crêpe « ficelle ».

## LA RÉFORME DE L'HEURE

Aux termes d'une note que nous communiquons le ministère de l'Instruction publique, l'Allemagne et l'Autriche ont depuis hier au régime de l'heure nouvelle, c'est-à-dire en avance de soixante minutes sur l'heure réelle dans tous les actes de leur vie courante. Ils l'abandonneront le 1<sup>er</sup> octobre, avec un bénéfice de 300 millions, montant de l'économie réalisée grâce à cette convention.

L'économie par l'Allemagne — sans compter les avantages hygiéniques que personne ne conteste — ne serait pas inférieure, en effet, à 200 millions, d'après les débats du Bundestag, et elle dépasserait 100 millions pour l'Autriche. Mais ce sont là calculs établis d'après de simples anticipations. Le projet de l'avance horaire a été accueilli chez nous assez fraîchement. L'exemple de nos voisins est-il suffisant pour nous déterminer à les imiter ?

## Petite gazette de la Comédie

Du 26 au 30 juin 1915 la Comédie-Française avait donné au Grand Théâtre de Genève quatre représentations officielles ; les œuvres inscrites au programme étaient : le Demi-Monde, l'Aventurière, le Passant, le Misanthrope, les Précieuses ridicules, le Jeu de l'Amour et du Hasard, le Baiser, la Nuit d'Octobre. Du 14 au 18 septembre, la Comédie revint à Genève représenter le Duel, Hernani, Andromaque, Un Caprice, Ruy Blas. Elle donna en outre une matinée où des poésies furent dites par les artistes de la Maison. Cette série de représentations avait été précédée, le lundi 13 septembre, d'une conférence que l'on avait bien voulu me demander sur l'Histoire de la Comédie-Française. Pour la troisième fois depuis la guerre, la Comédie retourne en Suisse ; cette semaine elle visite quatre villes, mais, en revanche, elle n'affiche qu'un spectacle : Horace précédé du Passant et suivi des Brebis de Panurge. J'espère qu'elle ne s'en tiendra pas là. La Comédie, dont le prestige est si grand à l'étranger, a le devoir de remplir en Suisse... et ailleurs une mission de propagande dont les résultats seront féconds, si, secouant la nonchalante quiétude des fonctionnaires, on apporte dans la préparation de ces voyages l'ingénieuse activité d'un commerçant ou l'ardente ferveur d'un apôtre.

Cette excursion en Suisse n'éloignant de Paris qu'un petit nombre d'acteurs n'a guère troublé la composition des spectacles donnés rue de Richelieu ; il a fallu seulement suspendre durant une semaine les représentations des Ranzau privés de Paul Mounet, l'interprète de Jean, et procéder à quelques nouvelles attributions de rôles, le plus souvent de mince importance. Avant de partir, à la matinée de samedi, Paul Mounet a repris Pyrrhus d'Andromaque. Ce même jour, Mlle Delvaire — qui avait remplacé Mme Weber à la dernière heure, le 15 avril, dans Chimène du Cid — jouait à son tour Hermione, son rôle de début à la Comédie le 22 décembre 1899. Mlle Delvaire a réalisé de grands progrès ; son jeu devient plus humain, sa passion plus tendre ; au 4<sup>e</sup> acte, notamment, elle a exhalé sa souffrance avec tant de sincérité au cours de son entretien avec Pyrrhus qu'elle a vivement impressionné le public. Son défaut est de paraître parfois trop durement énergique, défaut aggravé dans les scènes avec Oreste par le ton languissant et les lamentations plaintives de son partenaire ; les valeurs se trouvent ainsi déplacées, et cela nuit à l'harmonie du chef-d'œuvre de Racine.

La veille, vendredi soir, avant la Figurante, on avait donné Horace et Lydie. Puisque l'on affiche Ponsard, je demanderai pour quelle raison le Comité a laissé franchir les ponts au Lion amoureux, un des plus prodigieux succès de la Comédie, où il fut joué cent fois, du 18 janvier au 10 juin 1866, en moins de cinq mois ! La véritable place du Lion amoureux — repris et acclamé en 1870 — serait à cette heure, non pas au Second, mais au premier Théâtre-Français, à côté de la Fille de Roland.

Dimanche, la Comédie nous a offert deux beaux spectacles. L'après-midi, malgré le soleil radieux, malgré le festival des Tuileries, la salle était comble ! Après des fragments de A quoi rêvent les jeunes filles, nous avons assisté à une délicieuse et pimpante représentation du Barbier de Séville avec Barr plus en verve que jamais ; Siblot, Bartholo toujours comique jusque dans ses plus méchants accès de maussade humeur ; Mlle Leconte, que j'appellerais la plus exquise des Rosines si je pouvais oublier Mme Barretta ! Dehelly, qui avait joué le 1<sup>er</sup> acte avec un entrain communicatif et un charme séduisant, a obtenu au deuxième un si gros succès personnel qu'un moment où la salle entière rappelait les comédiens, au baisser du rideau, Mlle Leconte s'est dirigée par deux fois vers la coulisse afin d'aller y chercher son camarade. La gentille Rosine oubliait qu'à ce moment Almaviva dénouait son uniforme de cavalier pour revêtir le costume d'Alonso : il ne peut donc revenir au rappel ; c'est pour cela que Bartholo et Rosine seuls reçoivent les applaudissements adressés par le public à tous les interprètes. Au 4<sup>e</sup> acte, Marcel Dufresne remplaçait Falconnier dans le petit rôle du notaire.

Le soir, dans l'Ami des Femmes — que l'on nous offre bien rarement en dépit du succès de l'œuvre et de ses acteurs ! — trois rôles recevaient de nouveaux titulaires : Denis d'Inès, Numa, Marcel Dufresne jouaient, à la place de H. Mayer, Polack et Falconnier, Leverdet, Chautrin et le domestique Joseph. Denis d'Inès est un comédien d'une finesse très subtile et c'est toujours un régal de l'écouter ; son Leverdet, composé avec un soin infini, se détache dans l'ensemble en plaisante silhouette ; mais deux défauts altèrent la physiognomie du personnage ; il nous apparaît trop mordant railleur, trop tatillon, trop dépourvu de cette ineffable bonté qui est le fond même du caractère de Leverdet ; d'autre part, mais ceci tient à l'âge de l'acteur, on voit trop la jeunesse du corps sous la tête vieillie. Numa est très plaisant dans Chautrin, bien qu'on lui fasse débiter sa longue tirade du 2<sup>e</sup> acte avec une mise en scène qui n'est pas dans le ton de l'époque ni du milieu. L'ensemble de l'interprétation de l'Ami des Femmes reste charmant, dominé par Raphaël Duflos, de Ryons amusant, spirituel, léger, plein de verve, dont la diction est aussi élégante que l'allure et la tenue.

Emile Mas.

## THÉÂTRES

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — Le théâtre Sarah-Bernhardt donnera, pour clore sa saison, une pièce nouvelle, le Vengeur, qui, bien qu'écrite et jouée avant la guerre, n'en est pas moins, à cause même de celle-ci, d'une grande actualité. Elle présente en effet un épisode de l'infiltration allemande chez nous et montre l'âme française d'un inventeur en butte aux machinations de capitalistes étrangers.

Aux Capucines. — Ça pousse ! la pimpante et spirituelle revue des Capucines, toute fleurie de gais couplets et de jolis sourires, s'épanouit dans le plus éclatant succès. La presse, qui n'a ménagé ses lauriers pour aucun des interprètes — tous excellents, avec, comme meneur du jeu, l'exquis comédien Berthez — a particulièrement insisté sur le charme et la drôlerie de l'incomparable fantaisiste miss Campion. Il est impossible de rêver artiste plus diverse et plus personnelle à la fois, qu'elle joue le Béguin de Brummel ou l'Esquimaude. Ces deux créations comptent parmi les meilleures de cette parfaite artiste.

Mme Suzanne Després au music-hall. — Après Antoine, de Max, Gémier et tant d'autres de nos vedettes parisiennes, Suzanne Després a franchi les portes du music-hall. Elle créait samedi dernier, au concert Marjot, un acte d'Adolphe Clervors : les Barbares. Avec un art subtil, elle évoqua l'angoisse profonde d'une femme hésitant entre le devoir patriotique et le sentiment maternel. Elle y fut admirable de naturel et d'émotion communicative.

Cette création laissera dans l'esprit de ceux qui ont pu y assister la trace d'une note d'art intense.

Gaumont-Palace. — Salammbo, la sensationnelle reconstitution cinématographique du célèbre roman de Gustave Flaubert, remporta chaque soir, sur l'écran du Gaumont-Palace, un immense succès. L'adaptation orchestrale, tirée de l'œuvre du grand maître, est exécutée avec une maestria remarquable par le grand orchestre de soixante-dix musiciens. — Jeudi soir, dernière représentation de Salammbo au Gaumont-Palace.

Location 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

## MARDI 2 MAI

Comédie-Française. — A 1 h. 30, matinée au bénéfice des Réfugiés de la Lorraine. A 7 h. 45, le Demi-Monde.  
Opéra-Comique. — Relâche. Jeudi, matinée, Manon.  
Odéon. — Mercredi, Tricorne et Cécile.  
Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, l'Homme qui assassina.  
Ambigu. — Mardi, jeudi, samedi, dimanche, mat. et soir, à 8 h. 30, dernières de Ma Tante d'Honneur.  
Apollo. — A 8 h. 15, Madame Boniface.  
Athénée. — A 8 h. 30, Théodore et Cie.  
Rouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, Polichinelle et Perimutier.  
Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, Ça pousse ! revue ; Mon amie fait du théâtre : cinq minutes, s.v.p.  
Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 50, les Exploits d'une petite Française.  
Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30, le Contrôleur des wagons-lits.  
Mercredi, Cœur de Français.  
Grand-Guignol. — A 8 h. 45, Atlantide, Pêche de jeunesse, le Document 528 V, etc. (Matinée dim. et mercc.)  
Gymnase. — A 8 h. 30, le Rubicon.  
Porte-Saint-Martin. — Mardi, mercredi, jeudi, matinée et soirée. Samedi, dimanche, matinée et soirée, à 7 h. 45, la Femme nue.  
Théâtre Réjane. — Mercredi, 8 heures, Zaza. Jeudi, dimanche, matinée, Madame Sans-Gêne.  
Palais-Royal. — A 8 h. 30, le Petit Café.  
Renaissance. — A 8 h. 30, Une nuit de noces.  
Théâtre Sarah-Bernhardt. — Relâche.  
Trianon-Lyrique. — Mardi, à 8 h. 15, la Traviata.  
Variétés. — A 8 h. 30, la Belle de New-York.  
Vaudeville. — Jules César. Tous les jours, matinée 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

## MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-68). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles. L'Œuf de Pâques de 1916 (six tableaux).  
Gaumont-Palace. — A 8 h. 30, Salammbo, le général Gouraud passe en revue le 21<sup>e</sup> corps. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.  
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.  
Omnia-Pathe. — Le sous-marin X-33 ; le crime de la villa du Lac ; Vengez-moi, mon gendre. Actualités militaires.  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.  
Tivoli-Cinéma. — Vengeance trahie. Le Sous-marin X-33. La Mégère apprivoisée. L'Avocat d'office.

## On interdit les mauvais films en Angleterre

Il y a des images dangereuses comme de mauvais exemples, et des moralistes professent que certains films d'un intérêt trop particulier peuvent avoir une influence néfaste sur la mentalité du spectateur. C'est pour éviter à celui-ci de céder à la tentation que l'esprit d'imitation que le conseil du Comité de Londres a interdit d'offrir le spectacle de films représentant des vols, des cambriolages et autres scènes dont la seule énumération nous entraînerait un peu loin.

La France fera-t-elle comme l'Angleterre ? On en parle. Mais on se demande d'abord si les représentations cinématographiques constituent en des cas assez fréquents un exemple si pernicieux.

Un fonctionnaire de l'administration préfectorale, répondant à notre confrère le Temps, se déclare sur ce point « légèrement sceptique ».

« Sans doute, concède-t-il, les films rappellent, par exemple, aux malfaiteurs que s'ils mettent des gants, au moment de commettre un crime, leurs mains ne laissent pas d'empreintes. Mais cela n'a-t-il pas été dit et répété tous les jours par les journaux ? »

Hélas ! les journaux ne sont pas eux-mêmes sans reproche, mais le cinéma entretient dans le public, et très souvent de la façon la plus arbitraire, le goût du romanesque, l'esprit d'aventure, et fait par l'image l'apologie des faits les plus coupables. Combien de brigands conquièrent de haute lutte une vie enviable et sortent victorieux des situations les plus difficiles ! Des cerveaux mal équilibrés s'imaginent parfois que c'est arrivé. Des gamins à leur tour veulent tenir la police et la société en échec. Nous avons tous rêvé dans notre jeunesse de répéter pour le compte de nos naissantes émotions les aventures de Robinson Crusoé. Ce qu'il importe, c'est de ne pas donner aux jeunes gens le goût de devenir des bandits plus ou moins tragiques. — P. B.



# LEUR VOLAILLE EN A ASSEZ, par BENJAMIN RABIER



**LE COQ DE BERLIN. — Te donne donc pas tant de mal... En les nourrissant, tu prolonges la guerre!...**

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 2 MAI 1916

## La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M<sup>me</sup> Claude LEMAITRE

### CHAPITRE PREMIER

— Je ne puis plus rien pour vous. Sommes-nous vraiment ruinés ? J'ai peine à le croire. Vous m'avez dit cela si souvent pour m'arracher ma fortune, et vous ne changez rien à votre train de maison. Nous dépensons beaucoup ici, et dehors vous gaspillez des sommes considérables. Vous n'avez plus rien ? Alors installons-nous à Bland, nous pouvons y subsister avec les 12.000 francs de rente que mon oncle m'a laissés parce qu'il vous connaissait et qu'il craignait pour moi la misère. Nous deviendrons des hobereaux comme étaient mes parents. Vous aimez la chasse, vous aurez un fusil, des chiens.

— Oui, et nous irons à Provins le dimanche, répondit le financier méchamment.

Son toupet, son sourire, étaient entièrement ironiques.

Il se leva, rapprocha son siège de celui de sa femme et prit dans la sienne la main ornée des bagues qu'il lui avait données. Didier était un mari ponctuel en cadeaux.

Il embrassa les doigts d'abord, puis la paume, qui se retira avec vivacité au contact de ses lèvres.

— Tous les deux à Bland, avec 1.000 francs par mois, ma chère, vous faites le rêve de la *Dame aux Camélias*, qui veut se consacrer à son Armand. Armand, quel nom démodé !...

— Vous êtes cruel, cher ami, murmura Clotilde. Est-il besoin de me rappeler, au moment où vous m'annoncez de fâcheuses nouvelles, que vous ne m'aimez plus ?

— En êtes-vous certaine ? demanda Didier.

Il avait l'allure souple, le regard aigu d'un fauve qui guette une proie, et il dit avec fermeté :

— Clotilde, j'ai besoin d'argent ; vous vendrez Bland, vous emprunterez sur votre rente, vous engagerez vos bijoux s'il le faut.

— Les bijoux, je vous les rends, fit Clotilde en se levant, tous, même la bague de fiançailles que vous m'avez offerte quand je croyais encore au bonheur.

La jeune femme, arrachant les anneaux scintillants de ses doigts, les jeta sur la table, près de Didier. Elle reprit :

— Je garde la rente et la maison de famille pour ma fille... J'accomplirai mon devoir envers elle ; ce sera désormais mon seul luxe.

— Les premiers devoirs d'une femme sont ceux de l'épouse ; elle leur doit tous les sacrifices. Je suis votre mari, Clotilde, déclara Didier. Et si vous refusez de m'aider, je parlerai, au loin, en Amérique, la séparation, et peut-être un jour le divorce ; réfléchissez, Clotilde.

— C'est fini, interrompit la jeune femme avec fermeté ; quand bien même ce serait mal de vous refuser, je ne vous entendrai pas. Ma fille avant vous.

Clotilde était partie, laissant dans son sillage un

parfum de rose. Didier regarda une minute la porte par où disparaissait sa femme, imposante par la taille et la beauté.

Il eut un sourire un peu las, un peu amer, un haussement d'épaules, et il fit claquer les ongles contre les autres les doigts de sa main droite dans un bruit de castagnettes.

Il ressentait du dépit de n'avoir pas été entendu des sa première demande ; il y eut de la menace dans son regard, de la colère dans son geste.

Il sonna son domestique, demanda un pardessus, un chapeau, des gants, et il partit pour le cercle.

Quand il fut dehors, dans le rayonnement des becs de gaz et dans la rumeur de plaisir qui montait de Paris, le soir, il reprit sa double assurance de gamin et de mauvais sujet.

« Elle donnera l'argent, pensa-t-il, et je serai sauvé. Cette Clotilde a une « branche » étonnante. Si elle n'était pas ma femme, elle me ruinerait ; mais comme elle est mon épouse, je la ruine. »

« Je lui rendrai tout cela quelque jour, quand je serai millionnaire. Je l'ai été, je le deviendrai encore une fois. »

Au Cercle, pour mieux dissimuler un mauvais état d'affaires sur lesquelles on colportait des bruits fâcheux, Didier Durand de Bland mit deux mille francs dans une banque au baccara.

Il laissa avec autorité, emprunta des jetons, perdit, gagna, reperdit et se retira avec un bénéfice de quelques louis.

Ce succès lui parut un excellent pronostic, et il ne douta plus qu'il amènerait sans retard sa femme à lui confier les restes de la fortune dont il avait gaspillé la plus grande partie. Il faut bien en convenir, autant par mauvaise chance que par maladresse.



## LES SPORTS

### CYCLISME

**Paris-Melun et retour.** — Dimanche prochain, dans l'après-midi, va se disputer, sous les règlements de la Société des Courses, une intéressante épreuve cycliste de Préparation militaire, sur le parcours Paris-Melun et retour (50 km.). Cette course est ouverte à tout cycliste quel qu'il soit ; pour y participer, il suffit de se faire inscrire, avant vendredi soir, dernier délai, à la Société des Courses, 37, rue Saint-Georges, Paris-2<sup>e</sup> (bureaux ouverts tous les soirs de 6 à 8 h.), ou aux cycles Vaché, 40, rue Saint-Georges. Le droit d'inscription est de 1 franc (isolés : 1 fr. 25).

### AVIATION

**Record d'altitude (1).** — L'Anglais H. G. Hawker aurait, la semaine dernière, battu le record d'altitude en avion, en atteignant, à Brooklands, 7.200 mètres. Attendons l'homologation du Royal A.C.

Le tenant actuel du record d'altitude est l'aviateur suisse Audemars, 6.600 mètres, le 8 septembre 1915.

### BOXE

**Champion des poids mouches.** — Pour le titre de champion du monde des poids mouches, le boxeur gallois Jimmy Wilde a battu, la semaine dernière, en onze rounds, au Stadium de Liverpool, l'Américain Young Rosner.

## Communiqués

**Bienfaisance et solidarité.** — Le 7 mai courant, à 2 h. 1/2, la Croix Tricolore, société de la visite et de l'aide aux blessés, offrira, dans la salle du Trocadéro, une grande manifestation artistique aux soldats blessés ou convalescents soignés dans les hôpitaux de Paris, ainsi qu'aux familles des blessés originaires du département de la Seine et de Seine-et-Oise, que notre Société a visités dans les hôpitaux de province. Cette matinée sera présidée par M. Dallinger, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

L'Association des Voyageurs, 64, boulevard de Sébastopol, reconnue d'utilité publique, a tenu son assemblée générale annuelle dans la salle du Palais d'Orsay, sous la présidence de M. Eug. Blot, président.

M. Bloch et Mars, trésoriers, ont indiqué que le capital social s'élève à 3.109.331 francs, et qu'il a été payé en 1915 30.000 francs d'indemnités de toutes sortes et 40.000 francs de pensions.

Son Eminence le cardinal Amette, archevêque de Paris, désignera honorer d'une visite le Bazar de la Charité, dont l'inauguration aura lieu les 15 et 16 mai, et qui sera organisée cette année 64, rue de Grenelle. Toutes les présidentes des comités du Bazar de la Charité seront convoquées à cette occasion.

**ARTHRITIKES**  
**un Grain de Vals**  
au repas du soir  
**assure fonctionnement**  
**normal de l'estomac.**

## RENTE AUTRICHIENNE

HONGROISE et TOUS TITRES et COUPONS.  
Argent de suite. BANQUE 7, rue La Fayette, PARIS.

### CHAPITRE II

Le jour suivant, c'est-à-dire le mercredi des Cendres, Didier Durand, qui était de Bland par sa femme, se leva de grand matin pour aller à son bureau.

A neuf heures, il était installé à sa table de travail, afin de donner quelques signatures et les ordres qui seraient exécutés par des employés à la Bourse du jour. Il n'avait pas l'intention d'assister à cette séance.

Quand il eut terminé sa besogne et qu'il fut seul, il sortit d'un tiroir fermé à double tour un carnet ou étaient notes des chiffres qui ne figuraient pas sur les registres officiels de la maison. Les étudiant avec un certain soin, son visage d'une insouciance gamine se rembrunit et son toupet de cheveux fins repréenta un très gros point d'interrogation comme juché sur ses pensées, ou plutôt sur ses tracass.

Il faut, hélas ! nous y résigner avec lui, divers grattages auxquels il se livra ne diminuèrent pas d'un sou le déficit qui menaçait sa banque d'une faille légèrement frauduleuse !...

Il avait aventuré les capitaux de ses clients absolument comme s'ils eussent appartenu à Clotilde, à cette belle Clotilde avec qui ses larcins ne compaient pas parce qu'elle était sa femme. Mais Didier ne pouvait épouser ses clients et jouer, vis-à-vis de leurs biens des mêmes immunités. Autrement la vie eût été charmante aux liquidations de fin de mois pour un homme de séduction de la trempe de Durand de Bland !...

Le financier connaissait la puissance de son empire, non seulement sur les femmes, mais encore sur les hommes. Il obtenait avec facilité la confiance des gens et quand, ayant abusé d'elle il

## La Bourse de Paris

DU 1<sup>er</sup> MAI 1916

La liquidation s'est une fois de plus passée dans le plus grand calme. Les rares cours cotés l'ont été à un niveau peu éloigné de celui de samedi dernier. Nos rentes s'inscrivent, le 3 0/0 à 83, le 5 0/0 ex-coupon à 88 et le 3 1/2 0/0 également, coupon détaché, à 90,40. Dans le groupe des fonds étrangers, l'Extérieure se maintient en bonnes tendances à 94,85. Russes plus irréguliers : le 1891 fléchit à 59, le 1914 vaut 88,50.

Aux établissements de crédit, la Banque de France passe de 4.800 à 4.850.

Fermés de nos grands Chemins, notamment du Nord à 1.320. De leur côté, les lignes espagnoles sont bien tenues, le Nord-Espagne à 486, le Saragossine à 425.

Capitales peu ou pas modifiées : Rio 1.780, Roléo 805.

En banque, affaires à peu près nulles.

### COURS DES CHANGES

Londres, 28,97 ; Suisse, 114 ; Amsterdam, 249 ; Pétersbourg, 183 1/2 ; New-York, 529 1/2 ; Italie, 84 ; Barcelone, 586.

## ÉMISSION DE NOUVEAUX BONS MUNICIPAUX

Conformément à une délibération récente du Conseil municipal et sur la demande formulée par le Préfet de la Seine, un décret rendu en Conseil d'Etat le 17 avril vient d'autoriser la Ville de Paris à émettre une somme maximum de 300 millions de francs de nouveaux Bons Municipaux.

Ces 300 millions comprennent 150 millions environ pour amortissement des Bons Municipaux déjà émis antérieurement ou des obligations municipales, et pour des prêts à faire au département de la Seine et aux communes suburbaines. De sorte qu'il ne reste guère que 150 millions à inscrire pour augmentation de la dette municipale pendant l'exercice 1916 tout entier.

On sait qu'en raison de la guerre, le budget de la Ville de Paris se trouve momentanément privé d'une partie de ses ressources et qu'il a, d'autre part, à supporter l'augmentation de diverses dépenses d'assistance. D'où, inévitablement, un certain resserrement dans la trésorerie municipale qu'il convient cependant de maintenir en état d'assurer le fonctionnement régulier des divers services municipaux.

En vertu du décret susmentionné, la Ville de Paris procédera donc, à partir du 2 mai, à l'émission des 300 millions de Bons dont il vient d'être parlé, qui seront offerts au pair et délivrés immédiatement contre espèces, aux guichets de la Caisse municipale.

L'intérêt annuel des nouveaux Bons est, comme celui des autres Bons émis antérieurement, fixé à 5,25 0/0 pour les Bons à 6 mois et à 5,50 0/0 pour ceux à 1 an. Il est net de toute retenue pour impôts ou timbre.

La clientèle ordinaire de la Ville de Paris va avoir l'occasion d'affirmer une fois de plus son inébranlable confiance dans la Victoire finale, dans le crédit de la Ville, et dans l'habile et prudente gestion des finances municipales.

## Les Veillées des Chaumières

Journal des JEUNES FILLES et de la FAMILLE

COMMERCENT

## La petite Fée de Pierreclose

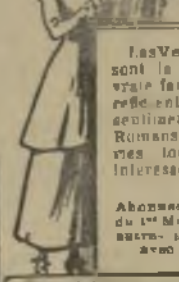
par Pierre TERRAULT, Illustrations de XIER

La grâce souriante de la petite fée illumine Pierreclose, myrtilleux château lorrain où se déroule l'action. Des situations dramatiques, un style charmeur assurent un vif succès à cet émouvant et délicat roman.

LE NUMÉRO : 5 CENTIMES

le Mercredi et le Samedi

chez les Libraires, les Marchands de Journaux et dans les Bureaux



Les Veillées des Chaumières sont la lecture la plus agréable de la vraie famille française dont elles reflètent le goût idéal, les sentiments et les croyances. Romans, poésies, études, causeries tout ce qu'elle publient intéresse et charme.

Abonnement d'un AN (à partir du 1<sup>er</sup> Mai) : 6 francs. A l'étranger : 6 fr. 50. En sus : 7 fr. 50 (12 fr. en plus avec Supplément de Mai).

Pour s'abonner ou recevoir un spécimen gratuit, écrire à M. HENRI GAUTIER, Édit., 25, Quai des Grands-Augustins, PARIS.

## VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX DE CHAPOTEAUT. FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialement

CONVALESCENTS, ANÉMIÉS, NEURASTHÉNIQUES, Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies

VENTE EN GROS :

8 RUE VIVIENNE, PARIS.



Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à ces demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

l'avait perdue, il ne sollicitait pas en vain leur indulgence.

Il avait trouvé de la sorte un crédit à peu près illimité et ensuite du temps pour remplir des engagements qu'il contractait à la légère.

Tout avait pu se réparer jusqu'à ce jour, grâce à la fortune de Clotilde, qui avait paré aux cas désespérés.

Elle réparerait le mal encore une fois, l'excellente Clotilde, puisqu'elle possédait toujours une propriété et une rente.

Il y comptait, et même il avait projeté, à l'encontre de ses habitudes, de déjeuner chez lui, en tête à tête avec sa femme et d'enlever par cette attention rare ses dernières résistances.

Monette serait à sa pension, il aurait le champ libre et pousserait l'ennemi dans ses derniers retranchements.

Clotilde, l'ennemi !...

He oui, Didier l'appelait ainsi quand elle s'opposait à ses caprices, même quand ils étaient insensés !...

Didier, comme pas mal de gens, manquait de volonté contre ses passions, mais il était d'un entêtement magistral quand il s'agissait de plier les autres au joug de ses fantaisies, surtout à celle qu'il avait de leur arracher sans cesse de l'argent.

Son visage prenait alors presque un air de gourmandise. Il oubliait ses inquiétudes de banquier à demi véreux quand il flairait quelque part de la monnaie à prendre.

Le financier déployait alors des ruses de li-mier, il était un admirable prospecteur de capital. Son nez, aquilin et cependant en chair, comme épanoui au bout, avait des palpitations de museau de chien qui sent le cerf aux abois.

Les de, compulser des chiffres aussi peu rassu-

rants, il jeta le carnet dans le tiroir d'où il l'avait sorti et poussa quelques « allo » impérieux dans l'appareil téléphonique posé sur sa table.

Il demanda le numéro de son hôtel de la rue Ampère et annonça à Antoinette, sa femme de chambre, qu'il viendrait déjeuner à la maison.

— Avec Madame, spécifia-t-il.

Il n'attendit pas la réponse d'Antoinette, et, penché sur un papier immaculé, il rédigea un prospectus pour sa clientèle.

Il recommandait l'ampleté de valeurs émises par un Etat dont on entendait le nom pour la première fois. C'était là, assurait-il, un placement avantageux et de tout repos.

Garantis par des chemins de fer en construction, ces titres pouvaient paraître fort alléchants, et il n'était pas absolument certain que ces papiers, mis de la sorte en circulation, ne servissent bientôt à la confection de sacs d'épicerie pour les commerçants des quartiers populeux de Paris.

Ensuite les affaires sont les affaires et les avatars de certaines valeurs n'empêchent pas les financiers et leurs gogos de croire à la solvabilité d'Etats inconnus et peut-être inexistantes. Avec le progrès, il nait sans cesse à la surface du globe des contrées bonnes à exploiter. Il ne faut même pas désespérer de voir surgir quelque jour une société pour la mise en actions des cratères de la lune.

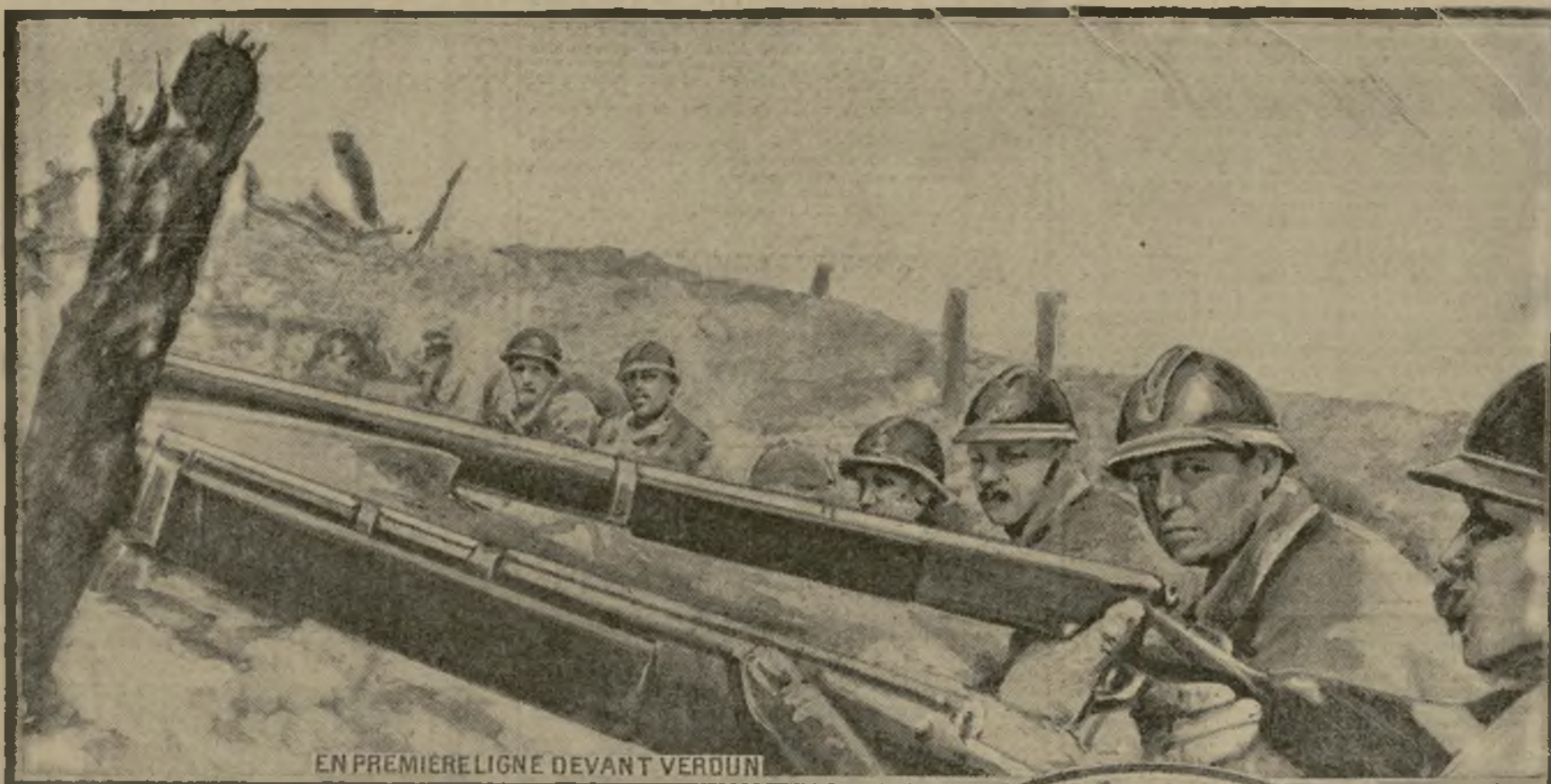
Quand il fut rédigé, notre financier livra son prospectus à sa dactylographe qui le copiait. Après cela, il serait imprimé et envoyé à tous les détenteurs de has de laine de Paris et de la province.

Leurs souscriptions vaudraient à Didier un tant pour cent rémunérateur.

(A suivre.)



## Autour du Mort-Homme et dans la région de Vaux



EN PREMIERE LIGNE DEVANT VERDUN



L'ÉGLISE DE VAUX



LA PAUSE AVANT DE PARTIR POUR LES PREMIÈRES LIGNES



UN TRAIN BLINDÉ

Le Mort-Homme! Avec quelle mélancolie, plus tard, les historiens allemands écriront ce nom-là dans leurs ouvrages sur la grande guerre où croulera le prestige des Germains. Le Mort-Homme! Chaque jour, depuis des semaines, les hommes du kaiser trouvent la mort devant ses versants imprenables. Hier encore le communiqué nous disait leur vain effort et leur vain sacrifice. Il nous le redira demain.